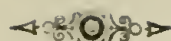
Wrbin



AGATHE ET CÉCILE

PAR

M. Alphonse Karr.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMP., LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

I

Au château, on installa Sydonie. La tante avoua tout à fait à sa nièce qu'elle partageait les sentiments qu'elle croyait, malgré son âge, avoir inspirés au pauvre Clodomir, et afficha une douleur de jeune veuve dans laquelle elle se complaisait. Cécile se servit de la compassion permise pour la douleur de Sydonie et d'Isabelle, comme d'un prétexte excellent pour laisser paraître ce qui de son chagrin ne se pouvait cacher. Par moments, elle se croyait frappée par la vengeance divine, et regardait la mort

terrible de Pontaris comme un avertissement d'en haut. Dans d'autres moments, elle maudissait Rodolphe et roulait dans son esprit des projets de vengeance contre lui. Cependant la terreur revenait bientôt dans son cœur. Rodolphe blessé, abandonné par son frère, auquel il s'était sacrifié, aurait-il la force de rester ainsi méconnu et injustement accusé? ne révélerait-il pas à Albert le crime de Cécile, cause unique de toutes les horribles choses qui s'étaient passées depuis quelques jours? Alors, que deviendrait-elle? Ne serait-elle pas justement un objet d'horreur pour tout le monde et surtout pour Albert? Mais sa terreur s'augmenta encore lorsqu'un matin Albert, qui, chaque jour, sortait dès l'aurore et allait, à quelques pas de la maison de Rodolphe, attendre le domestique qu'il envoyait prendre des nouvelles du blessé, rentra pâle et défait.

Un juge d'instruction s'était présenté chez Albert, l'avait longuement interrogé et lui avait dit que le parquet était décidé à poursuivre ce duel dont le résultat avait été si funeste; que l'on voulait faire des exemples ; qu'il ne cachait pas à M. Reynold que la futilité de la cause avouée du combat, en regard de son résultat mortel, disposerait mal pour lui, à coup sûr,

le ministère public et peut-être les juges et les jurés.

Rodolphe allait donc être mis en jugement, jugé, condamné peut-être.

— Il est perdu, dit Albert à sa femme, s'il persiste à ne pas donner d'autre cause à sa haine acharnée contre ce malheureux Clodomir, que le prétexte futile qu'il nous a obstinément donné ici. J'espère qu'en face de la justice, il dira la vérité; car Rodolphe est doux et compatissant. Il faut, plus j'y pense, plus j'en suis convaincu, que Pontaris ait commis à son égard quelque grande et terrible offense que nous ne savons pas. La fureur où il s'est mis, fureur, hélas! qui en a causé chez moi une plus criminelle, et à laquelle je ne puis penser sans frémir ; sa fureur, quand nous lui avons parlé d'Agathe, ne prouve pas que ce ne soit pas de ce côté que venait le sujet de son inexorable ressentiment.

— Agathe? dit Cécile, il ne s'est jamais occupé d'elle ; il la trouvait niaise et commune.

— Mais c'est toi qui m'avais donné cette idée.

— Elle m'était venue par hasard avec cent autres. C'est si inexplicable!

— N'importe ! je le verrai, non pas à présent, mais quand il faudra qu'il paraisse devant la

justice. Je me jetterai à ses pieds, je le supplierai de dire la vérité. Je communiquerai tous mes soupçons à son avocat. Il faudra le sauver malgré lui.

Plus de doute pour Cécile : Rodolphe finirait par parler. Il ne consentirait pas toujours à passer aux yeux de tout le monde et de son frère pour un homme farouche et sanguinaire. Il ne se laisserait pas condamner comme un meurtrier, quand, d'un seul mot, il pouvait prouver que sa conduite n'avait été tracée que par le plus héroïque dévouement, et alors, elle Cécile, que serait-elle?

II

Cependant, les scellés posés d'abord sur la maison de Pontaris avaient été levés, ses papiers avaient été visités, et il en était ressorti que, non-seulement la situation des affaires du défunt était déplorable, mais encore qu'il avait compromis et entamé la fortune de sa pupille ; que cette maison qu'il habitait et qui, en réalité, appartenait à Sydonie, était grevée de plusieurs hypothèques pour des sommes que ne dépassait pas de beaucoup la valeur réelle de la maison.

D'autres papiers et des réclamations qui furent

présentées jetèrent des doutes sur l'affaire au sujet de laquelle Rodolphe avait voulu donner à son frère des renseignements. C'était à la suite de discussions sur des points graves et touchant à la probité que Pontaris avait été évincé de son association avec l'agent de change Brissier. Dans la lettre qu'il avait fait écrire à Albert, il avait été au-devant de tout ce qu'on pouvait lui rapporter; rien n'était plus vrai que ses dettes de jeu et que le motif de son éloignement des affaires; seulement il avait exagéré les choses et avait envoyé à de fausses sources pour les renseignements. Il était vrai également qu'il ne s'appelait de Pontaris que de son autorité privée; son vrai nom, comme il avait eu l'audace de l'écrire à Albert, était l'affreux nom de Durand. C'était une chose qu'on pouvait dire à Albert, et comme la preuve de cette imposture était la plus difficile à trouver, il était persuadé, avec raison, qu'Albert, après avoir considéré les diverses autres inculpations comme calomnieuses, dédaignerait complétement celle-ci, comme il fit des accusations de Rodolphe.

Il tenait singulièrement à Albert pour plusieurs raisons : d'abord il avait eu l'intention d'élever sa pupille à la becquée et de l'épouser plus tard; mais le père de Sydonie avait conçu,

comme Albert, une si grande confiance en Pontaris, qu'il n'avait pris en mourant aucune précaution contre lui. Pontaris avait dissipé la majeure partie de la fortune de cette enfant, et ne la trouvant plus un parti sortable pour lui depuis qu'il l'avait ruinée, il avait tourné ses vues d'un autre côté. Un moment il avait songé à la tante Isabelle, et ses empressements n'avaient pas trouvé la tante insensible; puis il était devenu amoureux de Cécile, qui était remarquablement jolie. D'ailleurs, il avait appris que la tante était beaucoup moins riche qu'il ne l'avait cru dans l'origine, et, par l'influence de Cécile sur son mari, par celle qu'il avait su acquérir lui-même sur Albert, il avait tout lieu d'espérer qu'Albert lui prêterait les fonds nécessaires pour une entreprise qui pouvait rétablir ses affaires. Il rêvait aussi de faire épouser Sydonie par Henri et d'éluder ainsi une reddition de comptes plus qu'embarrassante.

Albert reconnut, d'après ce qu'il apprit par les papiers, qu'il s'était fort trompé sur le compte de Pontaris. Sans savoir la fourberie et la trahison qui avaient touché à son honneur, il savait que Pontaris s'appelait Durand ; qu'il avait été expulsé par l'agent de change Brissier ; qu'il avait plus d'à moitié ruiné la pauvre enfant que

la confiance d'un père mourant avait livrée à sa protection. Il savait aussi qu'il était joueur et médiocrement scrupuleux; mais tout cela ne justifiait pas la haine implacable de Rodolphe, haine qui n'avait pu s'assouvir que par la mort deClodomir. Il pensait bien aussi que Rodolphe, qui n'avait jamais eu d'autre amitié que celle qu'il éprouvait pour lui, Albert, avait vu avec douleur la folle tendresse qu'il avait prise pour cet étranger, duquel Rodolphe avait, avec raison, une très-mauvaise opinion. Était-ce donc à l'amitié jalouse qu'il fallait attribuer des excès, des violences, un crime, qu'on est habitué à ne voir causés que par les jalousies de l'amour?

La tante Isabelle ne songeait plus guère au défunt, et d'ailleurs les derniers rêves qu'elle avait faits sur M. de Pontaris ne pouvaient s'appliquer à M. Clodomir Durand.

Sydonie avait été frappée de cette mort si brusque. Mais elle n'avait pour son tuteur qu'une tendresse fort tempérée. Si, quand il songeait par intérêt à en faire sa femme, il avait eu pour elle de grandes et assidues complaisances, elles n'avaient servi qu'à lui faire paraître plus triste et plus choquante la manière d'être de Pontaris à son égard depuis qu'il avait changé de visée.

Elle avait fort gagné à la quasi-adoption de M. Reynold. Elle était au château d'Albert plus heureuse qu'elle ne se rappelait l'avoir jamais été. Enfin elle entendait reparler par la tante, comme d'une chose assez positive, de son mariage avec Henri.

On ne parlait donc plus guère de Clodomir, et Cécile seule en gardait un souvenir amer. Les découvertes faites après la mort de son amant n'avaient pas été sans influence sur son esprit; mais si elle était réveillée de son rêve, si elle avait perdu ses illusions, elle ne pouvait oublier quelles relations elle avait eues avec lui, et dans quel abîme ces relations l'avaient précipitée. Pour lui, elle avait manqué à tous ses devoirs; pour lui, elle avait ajouté à son premier crime d'horribles perfidies; et il y avait un homme qui savait tout cela, un homme qui ne pouvait se sauver lui-même qu'en disant ce qu'il savait. Le procès s'instruisait; encore quelques jours, et Rodolphe, dont la santé s'améliorait à chaque instant, allait paraître devant ses juges. Comment espérer qu'il se tairait? Une des causes probables de son généreux silence, jusque-là, était la crainte de voir son frère exposer sa vie en voulant punir la perfidie de Clodomir. Cette crainte avait disparu. Le séjour du château était

insupportable pour Cécile. Chaque fois que son mari rentrait, elle craignait que Rodolphe eût parlé. Elle interrogeait avec anxiété son air, ses regards, son maintien ; enfin, elle écrivit à sa mère, qui ne tarda pas à lui répondre qu'étant gravement indisposée, elle priait Albert de permettre à sa fille de venir passer quelques jours avec elle. Albert n'hésita pas à conduire lui-même sa femme chez sa belle-mère.

Là, il sembla à Cécile qu'elle pourrait attendre plus patiemment le coup suspendu sur sa tête.

III

Albert ne put tenir plus longtemps à aller voir son frère. Rodolphe se levait, mais était fort pâle et fort affaibli.

Les deux frères se serrèrent la main, avec quelque embarras de la part d'Albert.

— Mon frère, dit-il à Rodolphe, j'ai beaucoup souffert de ne pas venir te voir pendant ta maladie, mais tous les jours j'envoyais prendre de tes nouvelles : on te l'a dit?

— Oui, mon cher Albert, et tu venais toi-même, pour les avoir plus vite, attendre ton domestique derrière la haie d'aubépine de ma cour, si bien que j'avais fait approcher mon lit

de la fenêtre pour t'apercevoir chaque matin, que j'attendais ton arrivée et que je te disais chaque jour du fond de mon cœur : « Bonjour, mon cher frère ! »

— Je viens te faire une prière que tu as déjà repoussée, Rodolphe. C'est dans trois jours que tu parais au tribunal ; j'ai causé avec ton avocat; il est en bas ; veux-tu qu'il monte et que nous causions tous les trois?

— Volontiers, mon frère. Que je suis donc content de te voir et de te presser la main, mon cher Albert !

— Qui aurait jamais cru qu'il se passerait de si cruelles choses entre nous, Rodolphe?

L'avocat monta ; il avait vu le juge d'instruction, il avait vu les juges : c'était un de ces avocats qui ont, comme on dit, *l'oreille de la cour*. On m'a donné de cette locution des explications si variées, que je les néglige toutes. Tout le monde était d'accord sur un point : le duel s'était passé régulièrement, sauf la présence de deux témoins au lieu des quatre que prescrit l'usage. Rodolphe avait tué son adversaire, mais il avait été blessé lui-même; il ne s'élevait aucun doute sur la loyauté du combat. Mais Rodolphe avait montré dans toutes les circonstances qui avaient précédé le duel un acharnement voisin

de la férocité. Pour une cause futile, il avait fait à Pontaris une insulte extrêmement grave; il avait refusé de faire des excuses que les règles dites de l'honneur ne permettaient guère à Pontaris d'accepter, et que pourtant il consentait à accepter. Le ministère public ne comptait guère pour une condamnation sur les lieux communs à débiter contre le duel; il savait que ce n'est qu'en torturant la loi qu'on accuse en ce cas le prévenu d'homicide, mais que le prévenu peut toujours établir qu'il n'a tué qu'à son corps défendant, ce qui entraîne toujours un acquittement. Mais il comptait sur l'opiniâtreté de Rodolphe à rendre nécessaire un combat devant lequel son adversaire reculait évidemment; il se proposait d'exploiter cette implacable haine, et de faire partager aux jurés l'indignation qu'elle lui faisait éprouver. L'avocat pensait, comme lui, qu'il y aurait condamnation, non pas une condamnation capitale, mais une condamnation à plusieurs années de prison.

A moins, ajouta l'avocat, qu'il n'y ait eu à ce duel, dont les résultats avaient été si funestes, une cause plus grave, capable, sinon d'en justifier, du moins d'en faire excuser les suites, et l'opiniâtreté de Rodolphe; ces causes qui probablement existent, cette offense impardonnable

faite par M. Clodomir de Pontaris à M. Rodolphe Reynold, il fallait absolument l'avouer au tribunal, c'était le seul moyen d'éviter une condamnation sévère.

Albert renouvela toutes ses prières à son frère, mais inutilement; celui-ci s'obstina à dire que la seule cause de son duel avec M. de Pontaris était que lui, Rodolphe, l'ayant, dans un endroit public, poussé involontairement, avait été menacé par lui d'un soufflet, qu'il avait donné ce soufflet à M. de Pontaris, estimant que c'était presque le rendre; que M. de Pontaris avait demandé raison, que la moitié pour le moins des duels n'avaient pas de causes plus sérieuses, et que graduellement, d'une discussion sur un objet futile, il arrivait fréquemment qu'on aboutissait à des insultes graves qui rendaient une rencontre indispensable.

Albert essaya encore de glisser qu'un sentiment jaloux, quelques assiduités de Pontaris auprès d'Agathe peut-être...

Rodolphe l'arrêta sévèrement et lui dit :

— Agathe n'a même pas été effleurée d'un soupçon; Agathe est de ces femmes auxquelles, si elles ont un mari ou un amant, les autres hommes ne songent plus à faire la cour, tant il est facile de voir combien, dans ces cœurs,

l'amour est exclusif, honnête et sacré. Cette allusion a amené entre nous, Albert, une discussion dont nous ne devons même pas rappeler le souvenir...

Albert l'interrompit, et dit :

— Oh! je ne l'oublierai jamais. Comment puis-je condamner l'emportement, moi qui ai failli tuer le meilleur, le plus généreux des frères ? Mais, mon cher Rodolphe, au nom de notre amitié, au nom d'Agathe, que tu aimes comme j'aime ma Cécile, et de Marguerite, écoute les conseils de monsieur et les prières, les larmes de ton frère! Jamais, toi que je sais si doux, si clément, toi qui, dans cette circonstance où j'ai commis le crime de tirer sur toi, as gardé ce calme magnanime et ce sang-froid pour laisser ignorer ma frénésie aux gens qui accouraient... non! il est impossible que tu aies tué cet homme s'il ne t'avait fait une terrible offense! Jamais, dans notre vie entière, je ne t'ai vu avoir tort. Et tu commencerais par un emportement aussi épouvantable! Sauve-moi, sauve ta femme et ta fille en te sauvant, en disant la vérité à tes juges!

— Non, jamais! s'écria involontairement Rodolphe.

Puis, se reprenant :

— Je vous ai tout dit : jamais, ni ici ni au tribunal, je ne dirai un mot de plus. C'est la seule raison de mon duel avec M. de Pontaris.

— Tant pis, monsieur, dit l'avocat, car tout me porte à croire que vous serez condamné. Je n'ai plus alors qu'un conseil à vous donner, c'est de prendre la fuite, c'est de quitter la France pendant quelque temps.

Il fut alors décidé que Rodolphe partirait. Il passa la soirée seul avec le père Dauphin et Agathe. Il leur dit :

— Cette absence ne sera pas longue; ce genre d'affaires s'éteint de lui-même après un peu de temps. Écrivez-moi souvent. Que le père Dauphin me fasse tous les soirs un récit de la journée qui se sera écoulée.

— Quand partez-vous? dit Agathe.

— Demain.

Agathe se retira pour cacher ses larmes et aussi pour préparer tout ce qui était nécessaire à Rodolphe pendant son voyage.

— C'est un grand malheur, dit le père Dauphin, de voir le meilleur, le plus juste et le plus généreux des hommes fuir ainsi son pays, sa maison, sa famille, comme ferait un malfaiteur. Dieu a cela sur la conscience.

On ne dit rien à Marguerite, sinon que son

père partait en voyage et serait quelque temps absent. Aussi regardait-elle avec étonnement et inquiétude le visage de sa mère, sur lequel les larmes qu'elle avait voulu cacher avaient cependant laissé leur empreinte. Le matin, Rodolphe se leva et alla prier sur le tombeau de son père et de sa mère.

— O mes chers parents, mes morts bien-aimés, dit-il, vous savez, vous, ce que j'ai souffert de l'injustice et de l'aveuglement d'Albert; vous savez aussi que je souffrirais bien davantage peut-être s'il savait la vérité, car il aime cette femme et serait bien malheureux. Cependant il doit souffrir dans son cœur de ne plus pouvoir m'aimer autant, car je lui semble un homme orgueilleux, inflexible et sanguinaire. Mes chers parents, j'ai bien tenu la promesse que je vous ai faite d'aimer tendrement et fidèlement mon frère. Je quitte ma douce retraite, ma femme et ma fille bien-aimées, et ce frère aussi auquel je sacrifie tout le reste. Priez Dieu pour que mon exil ne soit pas trop long!

Le soir, Albert amena la voiture qui devait emporter Rodolphe. Ils se serrèrent la main, mais sans s'embrasser comme ils faisaient d'ordinaire.

Pour Albert, du moment que Rodolphe était

sauvé, qu'il ne paraîtrait pas en justice et n'était plus exposé à être condamné, il lui revenait à la pensée que Rodolphe avait été bien implacable dans ce duel funeste; que l'offense de Clodomir, déjà punie par une offense plus grande, ne méritait pas la mort, et que d'ailleurs l'amitié que lui portait Albert aurait dû le mettre à l'abri de cette opiniâtre vengeance. S'il avait un moment retrouvé toute son amitié pour Rodolphe, c'est que Rodolphe était en danger. Celui-ci vit bien ce qui se passait dans l'esprit de son frère, et partit triste et ayant besoin de se dire : « C'est pour son bonheur que je me tais. »

IV

Rodolphe parti, Albert alla voir sa femme chez madame Golbert. Celle-ci fut annoncée comme convalescente ; mais Cécile était malade à son tour, elle désirait rester auprès de sa mère quelque temps. Albert insista pour le retour aux Aulnaies.

— Eh bien ! dit Cécile, je ne vous cacherai rien : il y a un homme que je ne veux plus voir ; je ne sais jusqu'où ira votre indulgence pour lui, mais, à mes yeux, c'est un meurtrier, un assassin ! Je ne puis vous demander de fer-

mer votre maison à votre frère ; peut-être le temps modifiera-t-il mes impressions, mais aujourd'hui sa présence me ferait horreur !

— Rodolphe est parti, Dieu sait quand je le reverrai, refusant de donner d'autres raisons de son duel avec Clodomir ; sa condamnation était certaine, je l'ai supplié de fuir.

— Vous avez bien fait. Vous n'avez donc pu en tirer rien de plus ?

— Non, il a été inébranlable. Son récit n'a pas gagné une circonstance : c'est toujours cette querelle futile qui a amené le duel.

— Il faut que ce soit vrai.

— Par moments je le crois ; cependant, Rodolphe, que j'ai toujours vu si doux et si indulgent...

— Il détestait ce malheureux Pontaris, à cause de l'amitié que vous lui portiez.

— Maudit soit le jour où ce Pontaris est entré aux Aulnaies !

— Dites plutôt : « Maudits soient l'orgueil et la dureté de mon frère ! »

Certaine de ne pas rencontrer Rodolphe, et rassurée d'ailleurs par son silence si noble sur les véritables causes de son duel avec Clodomir, madame Reynold consentit enfin à retourner aux Aulnaies. Cependant, de cruelles émotions

l'y attendaient. Elle pleura, elle embrassa Sydonie, et lui fit mille amitiés.

Au commencement, Albert fut très-triste de l'absence de son frère, mais graduellement Cécile réussit à lui faire regarder son duel avec M. de Pontaris comme un acte de férocité, et à lui faire décider qu'il avait dit la vérité en affirmant que ce combat n'avait pas d'autre cause que celle que l'on savait.

— Vous avez fait pour votre frère, dit-elle, ce que vous deviez ; vous avez favorisé sa fuite, vous n'avez pas voulu qu'il fût condamné comme meurtrier et jeté en prison. Vous avez bien fait, je vous approuve ; je vous aurais conseillé de le faire, si vous aviez eu besoin de conseils pour cela ; mais il n'en reste pas moins établi que votre frère est un homme dur et sanguinaire, et sur l'esprit duquel vous n'avez aucun pouvoir. Il n'a pas voulu accorder à vos prières de renoncer à une haine sans sujet. Le titre de votre ami n'a pas pu mettre à l'abri de sa colère aveugle l'homme qui n'avait d'autre tort à ses yeux que de vous aimer et d'être aimé de vous. Pour vous, au contraire, ses moindres désirs étaient toujours des lois. Jamais vous n'hésitiez à lui céder sur les plus frivoles, comme sur les plus importants objets. Entre nous, mon cher

Albert, il vous menait, comme on dit, par le nez. Je ne vous en ai jamais parlé. parce que je respectais l'amitié qui vous unissait. Je voyais bien qu'il avait pris sur vous, à votre insu, une autorité sans limite, mais je croyais qu'au besoin il vous donnerait le même pouvoir sur lui-même. Un triste événement est venu vous donner la preuve qu'il ne ferait pas céder, même à votre prière, la moindre de ses passions. Vous avez bien fait de faire évader votre frère ; vous devez au besoin l'aider de votre bourse s'il a besoin d'argent en pays étranger ; mais vous devez désormais secouer le joug que vous vous étiez si doucement laissé imposer. Pourquoi sa femme et sa fille ne viennent-elles pas au château?

— Le départ de Rodolphe a répandu à la ferme une tristesse profonde.

— Raison de plus; nous les distrairions ici, en même temps que cette pauvre et intéressante Sydonie. Il faut les engager à venir, sans en excepter même M. Dauphin. Je ne suis pas assez injuste pour les rendre responsables de l'acte de mauvais cœur de votre frère. Je ne leur en parlerai même pas et leur ferai bon accueil.

Albert baisa la main de sa femme et alla s'ac-

quitter de sa commission. La conduite de Cécile à ce sujet était le résultat de longues conférences avec la tante Isabelle. Albert allait presque tous les jours à la ferme. Là tout lui rappelait son frère; là tout était triste de l'exil de Rodolphe; là il ne se rappelait que la sainte amitié qui l'avait toujours uni si étroitement avec Rodolphe. Cécile et madame de Vorlieu ne pouvaient rien mêler à ces impressions qui auraient pour résultat prochain, sans aucun doute, la résurrection de la tendresse des deux frères.

Agathe hésita à revenir aux Aulnaies, puis elle céda aux instances d'Albert. Un jour qu'elle parlait de sa douleur, de l'exil de son mari, on la laissa dire, mais personne ne prononça une parole. Un autre jour qu'elle dit : « J'ai des nouvelles de Rodolphe, » on répondit par un : « Ah! ah! » sans demander à les connaître.

Elle annonça formellement dès le lendemain à Albert qu'elle ne sortirait plus de la ferme jusqu'au retour de Rodolphe.

— Mon cher frère, lui dit-elle, chez vous on aimait beaucoup M. de Pontaris; peut-être le méritait-il; je l'ai peu vu et je n'ai pas eu d'occasions de faire attention à lui. Naturellement on considère Rodolphe comme un homme

très-criminel de l'avoir tué; on veut bien ne m'en rien dire, mais si je parle de mon cher exilé, on semble gêné et personne ne prend intérêt, ni à mon chagrin ni à mon inquiétude quand je ne reçois pas de lettres, ni à la consolation que m'apportent les nouvelles quand il m'en arrive. Je ne sais pas plus que vous les causes de l'événement funeste qui vous a séparés, mais je connais Rodolphe. Il y a là-dessous quelque chose de noble et de généreux : j'en suis sûre, je le crois, je le sais. Je ne puis discuter cela chez vous, mais je souffre tout le temps que j'y reste. Je ne vis que par mon mari, en ce moment surtout où il est malheureux. Ici, entre nous, nous en parlons librement et avec bonheur; nous nous rappelons l'appui que sa puissante bonté nous donne à tous, le bonheur qu'il nous a préparé et qu'il nous conserve. Nous ne goûtons pas le moindre plaisir, sans nous rappeler ensemble que c'est à lui que nous le devons : le parfum d'une fleur, un fruit savoureux, tout nous fait dans notre cœur remercier Rodolphe, et aussi le beau soleil et le chant des oiseaux, car c'est lui qui nous a élevé le cœur assez pour que nous aimions les choses simples et que nous sentions plus que les autres toutes les magnificences de la nature.

Quand vous voudrez venir nous voir et parler de l'homme dont vous êtes la joie et la passion, vous serez reçu comme vous l'avez toujours été, c'est-à-dire avec une sincère amitié; mais j'attendrai Rodolphe ici. L'esprit de votre frère reste sur sa maison; absent, c'est lui qui commande encore. Seulement, pendant son exil, notre obéissance est plus scrupuleuse; elle est pour nous une consolation et un bonheur. Nous nous plaisons, quand il se présente une circonstance inusitée, à deviner quelle aurait été sa décision. Jusqu'ici, nous ne nous sommes pas encore trompés, car il sait tout ce que nous faisons, et il nous écrit très-souvent. Tenez, voici sa dernière lettre, elle est d'hier :

« Mes chers amis,

« Je ne vous écrirai pas longuement, parce que j'ai opéré une grande chose; j'ai quitté Lausanne, et, me rapprochant un peu de Genève, je suis venu planter ma tente dans un petit hameau que j'ai découvert dans mes promenades. Il s'appelle Montreux. Il est tout à fait sur le bord du lac; une large et belle terrasse qui entoure l'église, et qui est remplie d'arbres, est baignée par l'eau. C'est un endroit

ravissant qui n'est pas sur les itinéraires des voyageurs ; j'y suis plus tranquille. Je vous enverrai dans ma première lettre un dessin de ma retraite ; vous aurez presque autant envie d'y être avec moi que j'en ai d'être avec vous dans notre cher nid. Il y a cependant cette différence pour moi qu'il y aurait pour vous : c'est que, aux Aulnaies, toutes nos années, tous nos jours, tous nos bonheurs, tous nos chagrins écoulés ne sont pas perdus. J'ai là, à part vous autres et mon cher frère, j'ai là les tombeaux de mes parents, les souvenirs de notre enfance à Albert et à moi. Notre chère Marguerite y est née. Et puis ces arbres que j'ai plantés, qui ont grandi avec elle, qui vieillissent avec nous, ont un charme qu'on ne retrouve pas ailleurs, où les arbres ne vous connaissent pas et n'ont pas l'air de s'intéresser à vous le moins du monde. Dites-moi, ma chère femme, ce que fait Albert. Il ne m'écrit pas, je le comprends ; il a des doutes sur moi, il sent qu'il ne devrait pas en avoir et il ne veut pas me les laisser voir ; il croit que j'ai eu tort dans ce malheureux duel; s'il était à ma place et moi à la sienne, j'aimerais mieux avoir tort avec lui que de me séparer de lui. Soutenir quelqu'un quand il a raison , belle affaire !

C'est une justice qu'on doit au premier venu. Mais si mon frère a tort, j'ai tort avec lui. Et dites-moi, paraît-il heureux? Je n'ai pas besoin de vous dire comment vous devez être pour lui. Agathe, c'est ton frère, tu lui dois l'amitié qu'il t'inspire naturellement; Marguerite, c'est ton oncle, tu lui dois le plus grand et le plus affectueux respect. Quant au père Dauphin, il n'y a pas de danger que son cœur ne fasse pas assez. D'ailleurs, vous savez tous ce qu'Albert a été pour moi, etc. »

Suivaient des explications pour le père Dauphin, explications relatives à la ferme et à la culture des terres.

Deux larmes tombèrent des yeux d'Albert; il baisa la lettre et la rendit à Agathe.

— Il a raison, dit-il, il vaut mieux que moi. Je ne puis me débarrasser du trouble où m'a mis cet acte qui montre tant de férocité. J'aime mon frère comme je l'ai toujours aimé. J'invente chaque jour un gros volume d'explications; je passe ma vie à plaider pour lui dans mon cœur; je n'ai pas cette foi que je vous envie et qu'il aurait, comme il le dit, j'en suis sûr, s'il était à ma place et moi à la sienne. Je ne lui écrirai pas encore, mais dites-lui, ce que

je vous dis les larmes aux yeux, qu'il est meilleur que moi, que je n'aime rien au monde autant que lui. Mais pourquoi manque-t-il de confiance en moi? Pourquoi n'a-t-il pas pitié du tourment horrible que j'éprouve en doutant de lui pour la première fois de ma vie? Dites-lui aussi que l'avocat chargé de son affaire est un homme qu'il a très-séduit et qui met un grand cœur à ses intérêts. Sous des prétextes différents, il a fait remettre le jugement; il espère le faire remettre encore longtemps. C'est beaucoup de gagner du temps, dit-il, outre que peut-être, d'un instant à l'autre, les choses peuvent s'éclaircir. Un duel, un meurtre qui a eu lieu il y a longtemps, ne produit plus le même effet sur l'esprit des jurés. C'est proportionnellement comme quand on apprend qu'un homme est mort à la Chine ou il y a dix ans. Quelque réellement qu'on ait aimé cet homme, on n'a pas le même chagrin que si on l'avait vu faire ce terrible passage de la vie à la mort. Les enfants, ajoute-t-il, savent d'instinct ce mystère du cœur humain. Quand vous découvrez qu'ils ont cassé quelque chose, ils ne manquent jamais de vous dire : « Il y a longtemps! » Il ne faut pas encore que Rodolphe revienne.

V

Cécile et la tante Isabelle étaient toujours d'accord sur un point : leur amour du monde, des plaisirs et de la distraction. On invita les voisins, on alla chez eux, on donna des fêtes, dans lesquelles les succès qu'obtint Cécile achevèrent promptement de lui faire oublier Clodomir. Vis-à-vis d'elle-même, elle se louait de ne pas montrer de chagrin, et appelait cela force et soin de sa réputation.

Marguerite se trouvait quelquefois accompagnée du père Dauphin dans les fêtes des

Aulnaies. Un des danseurs les plus assidus était le frère de Cécile, Émile Golbert, celui auquel Albert avait autrefois donné des leçons de mathématiques.

Henri avait fini ses études du collége, mais Cécile et la tante Isabelle obtinrent d'Albert, par leurs persécutions, qu'il consentît à ce que son fils étudiât son droit. Il était donc encore étudiant, mais plus libre, et il venait souvent aux Aulnaies. Il ne manquait jamais alors d'aller faire un tour à la ferme, où souvent il dînait. Il ajoutait quelques mots aux lettres que la famille adressait à Rodolphe. Henri, quand on lui avait annoncé la mort de M. de Pontaris, avait entrevu un moment la vérité, mais il avait détourné les yeux. Néanmoins, il n'avait pas caché qu'il ne regrettait que très-modérément Clodomir, et qu'il était désespéré du départ de Rodolphe.

D'abord il s'en alla souvent des Aulnaies avec son autre oncle Émile Golbert, puis graduellement ils s'avertissaient des jours où ils devaient y aller et venaient ensemble. L'oncle n'avait qu'une dizaine d'années de plus que son neveu, et arriva facilement à exercer sur sa jeune imagination une assez grande influence. Émile Golbert n'était ni bon ni mauvais; ses

facultés étaient très-ordinaires. Répandu dans un monde d'hommes jeunes et désœuvrés comme lui, il se piquait d'être un homme à la mode. Il trouva Henri plein de préjugés et d'idées fausses ; il attaqua par la moquerie les nobles et jeunes pensées de son neveu. Celui-ci n'eut pas le courage de les défendre ; d'abord il les cacha, puis il en fut honteux, puis il fit semblant de penser comme Émile Golbert, et, du moins, réussit à parler comme lui.

Émile Golbert lui faisait de longs et variés récits de ses bonnes fortunes. Henri avait compris tout de suite que ce n'était pas le moment de parler de la naïve et poétique tendresse que lui inspirait Marguerite. S'il avait sacrifié à son oncle Golbert ses autres pensées, il voulut réserver celle-là, et la cacha dans le fond de son cœur avec la sollicitude d'un avare. Il faut dire aussi que. suivant Émile Golbert dans son monde, il se mit aussi à moins songer à Marguerite. Il était quelquefois huit ou dix jours sans venir aux Aulnaies. Une fois il alla chez son père, mais ne vint pas à la ferme, parce que Golbert ne le quitta pas et qu'il ne voulait pas l'y mener avec lui.

Une autre fois, après avoir hésité tout le jour, il se décida à dire :

— Il faut que j'aille voir ma tante Agathe.

Golbert le suivit. Ils restèrent peu de temps; mais néanmoins Henri n'échappa pas aux sarcasmes de son oncle.

— Tu ne m'avais pas parlé de cette modeste violette épanouie au pied d'une haie, lui dit-il. Cette villageoise a un assez joli visage. Mais, mon ami, c'est écœurant de simplicité et de candeur; ça ne sait pas dire deux mots, ça ne sait rien de rien. J'aimerais mieux la mère. Ce n'est pas qu'elle soit non plus fort causeuse. Mais, une bonne figure, c'est le père Dauphin; il ne change pas. Mon cher neveu, je veux bien vous garder le secret, mais que je ne vous reprenne plus en semblables bucoliques, vous seriez perdu de réputation parmi nos amis.

Et il continua en chantant :

Une robe légère
D'une entière blancheur,
Un chapeau de bergère,
De nos bois une fleur.
Oui, voilà la parure
Dont je suis enchanté,
Car toujours la nature
Embellit la beauté.

— Mais, mon cher Émile, dit Henri, Margue-

rite est tout simplement ma cousine, la fille de mon oncle.

— Précisément, voilà où est la vertu! voilà où je te prends! Puisqu'elle est la fille de ton oncle, ta tendresse ne peut avoir qu'un but honnête, légitime. Ah! parbleu! s'il ne s'agissait que de déniaiser une jeune paysanne assez gentille comme elle est, quoiqu'il soit ennuyeux de déniaiser, pour ma part je te le passerais; mais non, ici il n'y a pas moyen, on ne peut aimer qu'avec le consentement des parents et par-devant M. le maire.

— Tu es fou!

— N'en parlons plus; mais si je t'y reprends, je te perds d'honneur.

Tout en disant : « N'en parlons plus, » Émile Golbert continua à en parler. Il en parla à Paris le soir à un souper où se trouvaient des amis d'Émile et quelques dames de théâtre. On plaisanta tellement Henri, qu'il finit par laisser penser qu'il ne prenait pas du tout au sérieux la petite cousine, que rien n'était si éloigné de ses idées que le mariage, etc. Cette petite apostasie le réhabilita, et il fut déclaré non coupable du crime de bergerie, d'amour honnête et ridicule dont il avait été fortement prévenu.

Émile déclara même que son neveu était un énorme coquin . un scélérat qu'il ne comptait plus fréquenter dans la crainte de se perdre par la contagion de l'exemple.

VI

Sydonie de Pontaris avait reçu ce qu'on appelle une brillante éducation, c'est-à-dire qu'elle avait appris tout ce qui jette de l'éclat au dehors, rien de ce qui donne du bonheur au dedans. La nature ne l'avait pas faite musicienne : elle n'avait pas de voix ; néanmoins, des maîtres habiles et chèrement payés avaient fait d'elle une pianiste admirée. Elle n'avait dans son jeu ni sentiment ni sensibilité. Le piano ne savait sous ses doigts ni pleurer ni chanter, et chacun des sons qu'elle lui faisait

rendre semblait dire : « Je suis en bois. » Mais elle était habile dans cette gymnastique à la mode qui consiste à faire le plus de notes possible à l'heure. Elle exécutait admirablement de ces grandes difficultés qui faisaient dire à Grétry : « Quel malheur que ça ne soit pas un peu plus difficile ! ça serait peut-être impossible ; » de ces difficultés qui sont cause qu'aujourd'hui, dans un concert, on recherche surtout les places d'où l'on voit le pianiste faire mouvoir ses doigts avec une agilité si surprenante, que la musique, si elle cesse d'être un plaisir pour les oreilles, en est un maintenant pour les yeux.

Sydonie, comme les gens qui ont appris la musique et ne la sentent pas, ne faisait aucun cas de la mélodie, ou plutôt ne faisait cas que de ce qui était à la mode, n'avait que les admirations de bon genre et les sympathies bien portées.

Elle ne jouait et n'approuvait que la *grande musique*.

Il faut dire, pour l'explication de ceci, qu'on n'est décidément pas musicien en France, que de temps en temps il devient à la mode d'aimer la musique. Alors ce goût n'a plus de bornes : chacun ne montre pas le plaisir qu'il ressent,

mais se pique d'en montrer plus que les autres. On va aux théâtres de musique, non pour voir le spectacle, mais pour être le spectacle soi-même. On interrompt les chanteurs pour les applaudir. Peu importe qu'on n'entende pas la musique, pourvu qu'on soit vu l'applaudissant avec frénésie.

Ainsi, nous autres artistes et poëtes, Dieu sait combien de temps nous avons passé pour fous, alors que nous aimions seuls à entendre la musique de Beethoven. A cette époque, où Habeneck, qui est mort récemment, s'obstinait à la faire jouer et à la faire comprendre, ses meilleurs amis disaient : « Ce pauvre Habeneck ! »

Puis, un beau jour, la musique de Beethoven est devenue à la mode, comme les meubles de bois sculpté et cent autres choses.

Depuis ce temps, il suffit de jouer n'importe quels bruits sous le nom de Beethoven pour faire crier et pâmer les dilettanti. Ils nous disent, à nous : « Connaissez-vous Beethoven ? Aimez-vous Beethoven ? Mais comprenez-vous bien Beethoven ? » Et ils ne nous permettent plus à nous-mêmes de préférer telle ou telle symphonie, d'aimer moins telle ou telle autre. Tout est également beau. Nous sommes des malheureux, des impies !

Ce qui a contribué à faire enfin accepter en France cette musique, c'est la perfection avec laquelle la joue l'orchestre du Conservatoire. Mais comme la musique de Beethoven est maintenant à la mode, on l'aime tant qu'on n'a plus besoin d'orchestre pour la jouer : on la joue sur le piano, sur la flûte, sur le tambour de basque, sur les castagnettes, et les musiciens ont toujours le même succès, les auditeurs toujours le même enthousiasme.

Ce n'est pas tout : quelques compositeurs ont *arrangé*, ou plutôt dérangé pour le piano des symphonies écrites pour cent cinquante instruments ; ils ont retranché, mêlé, rajusté ce qu'ils ont pu, et, malgré les mutilations de tous genres, cela a encore fait de la musique très-difficile à jouer. Bien jouée, elle produit un effet médiocre. Or, trois ou quatre personnes la jouent bien, une trentaine la jouent passablement, le reste se contente de faire des bruits confus sur le piano. Malheureusement, ce reste est fort nombreux, et si vous avez le malheur de dire que vous ne prenez aucun plaisir à ces tapages, on vous dit :

— Ah ! c'est que vous n'aimez pas Beethoven.

— Pardon, je l'aimais avant vous ; j'étais de

ceux que vous classiez fous avant que Beethoven ne fût devenu à la mode. Mais ce que vous me tapez là, ce n'est pas Beethoven, pas plus que vous ne me réciteriez Horace en m'en disant quelques vers éclopés dont vous rompriez le rhythme, ou en me montrant les *a* qui sont dans Virgile, les *d* qui sont dans Juvénal.

— Ah ! très-bien ! monsieur n'aime pas Beethoven.

Mademoiselle Sydonie de Pontaris donc ne jouait que de la grande musique, de la haute musique.

Il est juste d'ajouter qu'elle ne pouvait guère en jouer d'autre : la nature ne l'avait pas faite musicienne. Elle savait la musique, c'est-à-dire elle avait appris ce qui s'apprend ; elle avait acquis dans les doigts assez de vigueur et de volubilité pour étonner, quoiqu'elle ne fût pas, sous ce rapport même, des plus étonnantes ; mais il suffit de proclamer une bonne fois qu'on ne joue que de la *grande musique*, de cette musique qui n'est pas à la portée de tout le monde, de cette musique réservée aux organisations d'élite, pour que personne ne consente à être en dehors de ce cercle privilégié, pour que personne ne veuille se dire : « Je n'ai pas une organisation d'élite ; c'est trop beau pour

ma faible intelligence. » Une fois ceci établi, on fait boire aux gens l'ennui à pleins verres, on leur fait entendre ce qu'on veut, aussi longtemps qu'on veut. Ceux qui comprennent le moins, ceux qui s'ennuient le plus, ne se reconnaissent qu'à un signe : comme ils sont au dedans un peu humiliés de ne pas comprendre et de ne pas ressentir ces voluptés réservées aux intelligences supérieures, ils se donnent bien de garde d'avouer leur infirmité, et, pour détourner les soupçons, ils s'extasient bien plus haut que les autres, ils se livrent aux hyperboles les plus violentes, ils se transportent, ils se pâment, ils deviennent furieux. Ce sont ceux-là qui, si quelqu'un dit devant eux : « *C'est admirable !* » s'écrient avec colère : « Admirable ! vous êtes bien froid ; vous ne sentez guère la musique. Admirable ! voilà vraiment un bel éloge ! Ah ! vous trouvez cela tout simplement admirable? Eh bien ! je vous plains ! Admirable ! c'est... c'est bien plus que cela... c'est à cent piques au-dessus de cela ; c'est... c'est... » Et comme ils ne trouvent pas d'autres mots, ils s'éloignent en disant : « Ah ! que c'est beau ! »

On a inventé à ce sujet une assez bonne plaisanterie dont quelques-uns sont dupes et dont

beaucoup font semblant de l'être. On vous dit : « Cette musique ne vous plaît pas, parce que vous ne l'avez entendue qu'une fois : c'est de la grande musique ; il faut l'entendre plusieurs fois pour la comprendre. »

J'admets parfaitement qu'une belle musique, comme un beau livre, ne vous prodigue pas d'abord tous ses charmes. Les Muses s ont vêtues, mais elles montrent un beau visage, et un pied cambré, et une main effilée. Ainsi, je veux que le livre, comme la musique, donne par ce qu'il montre le désir de connaître ce qu'il cache. Il n'est pas nécessaire que le livre soit ennuyeux, que la musique endorme à la première audition, pas plus qu'un vilain visage, des mains communes, des pieds gros et courts ne sont l'indice nécessaire d'un beau corps. Les dragons qui gardaient les pommes d'or du jardin des Hespérides dévoraient les gens, mais ne les ennuyaient pas.

Que la Muse paraisse avec une douce et sympathique figure, des yeux intelligents, une démarche noble ou élégante : elle aura beau se couvrir de longues draperies et multiplier les plis sur elle, on ne se découragera pas, et on voudra connaître tout ce qu'elle cèle de charmes ravissants. Que l'on me dise que je ne connais

pas, à une première audition ni à une seconde, toutes les beautés d'un ouvrage, j'en suis parfaitement d'accord.

Je ne sais plus qui avait lu quatre-vingts fois Térence. Alphonse le Sage, roi de Castille et de Léon, avait lu quatorze fois toute la *Bible* avec les commentaires ; Abu-Hanifah-Al-Nooman-Ebn-Thabet, né l'an de l'hégire 80, avait lu sept mille fois le *Coran* dans la prison où il mourut.

Il y a des livres qu'on relit toujours, des musiques qu'on entend sans cesse avec plaisir. Mais avouons qu'on est plus porté à relire, à entendre derechef le livre ou la musique qui vous charme et qui vous plaît, que ceux qui vous fatiguent et vous ennuient.

Vous me direz : « La truffe, ce cryptogame embaumé, n'attire pas par ses charmes extérieurs ; il faut en manger pour l'apprécier. » Mais je répondrai : « Croyez-vous que la pêche est un moins bon fruit parce qu'elle a cette peau veloutée qui attire les lèvres avant les dents ? L'écorce d'or de l'orange n'en fait pas un fruit méprisable.

« D'ailleurs, la truffe vous avertit et vous provoque par son odeur, et il suffit d'en manger une fois pour la connaître. »

Mais je m'arrête, je me laisse emporter sur cette question, comme si je parlais aux gens qui m'ont si souvent impatienté par leur admiration feinte et leur enthousiasme récité, tandis que j'écris pour des lecteurs innocents, qui ne m'ont jamais fait de mal, et qui auraient le droit de me dire que je leur fais entendre trop longtemps un air qui les ennuie, et qui ont le droit d'exiger que je tourne la manivelle dans l'autre sens.

Entendre, c'est obéir.

Sydonie était jolie, elle avait surtout de beaux yeux dont elle savait jouer comme elle savait jouer du piano : elle avait des regards dièses et des regards bémols. Elle avait aussi l'art de la parure à un très-haut degré : elle s'appropriait si bien les étoffes, les bijoux, la gaze, que tout cela semblait être elle aussi bien que ses cheveux et ses mains. Sa beauté était un tableau, un ensemble où il y avait autant de soie, d'or, de dentelles et de pierreries que de femme.

Elle avait une assurance imperturbable et n'hésitait jamais à mettre en relief tous ses avantages. Elle avait choisi dans les idées, dans les sentiments, non pas ce qu'elle éprouvait, mais ce qui lui allait le mieux. comme elle eût

choisi dans des étoffes et des bijoux. Elle mettait l'enthousiasme pour les arts, comme elle mettait ses manchettes de point de Venise; elle se parait d'admiration pour la nature comme de son collier de perles.

VII

La pauvre Marguerite était une douce et simple fille, dont la beauté avait fleuri comme fleurissent les primevères et les violettes. Ses grands yeux naïfs, souvent baissés, n'exprimaient que bien juste ce qu'elle ressentait, et encore était-ce un éclair fugitif qu'elle s'empressait de cacher sous ses longs cils. Elle chantait comme chantent les fauvettes sur les aubépines, avec une voix pleine, vibrante, sympathique, mais ignorant presque quels accords, quelle note même elle faisait. Cependant Rodolphe Reynold lui avait

appris à lire la musique et à s'accompagner sur le piano, après qu'elle se l'était appris d'elle-même. Dans un salon elle ne parlait guère, quelquefois même pas du tout. Elle savait fort peu de choses de la vie, et ce qu'elle savait, ou à son gré n'intéressait pas les autres, ou l'intéressait trop elle-même pour qu'elle aimât à en parler. Sa vie d'ailleurs était peu accidentée : elle était née à la ferme des Aunaies et ne s'en était jamais écartée de plus de quelques lieues. Elle ne s'occupait guère plus du reste du monde que nous ne nous occupons, nous, de la lune et des autres planètes que l'on suppose habitées. Il y avait dans sa vie cinq ou six événements, mais ils avaient pour elle tout l'intérêt qu'auraient eu les innombrables incidents d'une autre existence, qui s'absorbent mutuellement, et s'absorbent les uns les autres dans le souvenir. Quand on vit dans un horizon resserré, tout le peu qu'on voit garde une grande importance. Ainsi, sur la carte du village que l'on habite, on retrouve sa maison et son jardin ; sur la carte de France, on ne trouve plus que son village désigné par un point ; sur la mappemonde, on ne voit plus que son département.

De même pour Marguerite le petit drame de sa vie n'avait que très-peu d'incidents.

Elle vous aurait rappelé une course faite dans les bois à la fin de l'automne, huit ans auparavant, pour aller arracher des églantiers et les replanter dans son jardin. Elle n'en avait oublié aucun détail. Elle vous aurait décrit le costume de chacun des membres de l'expédition, comme Homère dépeint les chefs de la Grèce devant Troie. Elle s'animait en disant les difficultés de la route et le repos sur l'herbe. Henri s'était écorché la main, puis on s'était égaré au retour. Le père Dauphin avait perdu sa tabatière en allant ; on la retrouva en revenant, ce qui prouva en même temps qu'on avait retrouvé le chemin.

Elle savait quel jour était née telle poule, l'âge précis de tel mouton, quel jour il était tombé malade, quel berger l'était venu voir, et quelle herbe il avait apportée, par suite de quoi le mouton avait été sauvé.

Une semblable existence, qui doit paraître naïve et un peu stupide à bien des personnes, a un charme qui peut presque s'expliquer. Ayant toutes ses affections partagées entre un petit nombre de personnes, n'ayant de relations qu'avec les objets de ses affections, on échange pour le commerce de sa vie les lingots d'or de son cœur. On n'est pas obligé de diviser ces lingots, d'abord en petites pièces, puis de chan-

ger ces pièces contre du billon, puis de frapper un peu de fausse monnaie. Les gens qui ont tant d'amis et tant de connaissances se divisent en menues parcelles, et ne reçoivent de chacun que des bribes pareilles. Ces gens-là sont un peu comme les ponts auxquels tout le monde donne un sou. J'aime mieux le commerce du lapidaire qui ne voit pas tant de chalands, mais que l'on paye en or.

La plupart des gens s'occupent plus des autres et de leurs affaires que d'eux-mêmes, et à la fin de la vie ils ont plus vécu pour les autres, le plus souvent contre les autres, qu'ils n'ont vécu pour eux-mêmes.

Il était bien évident qu'une fille comme Marguerite ne devait guère briller en face de Sydonie. C'est précisément pourquoi la tante Isabelle et madame des Aunaies lui faisaient des amitiés, et faisaient tous leurs efforts pour qu'Henri ne les vît plus que réunies. Le meilleur moyen pour cela était d'attirer beaucoup Marguerite au château, ce qui n'aurait pas été bien difficile en tout autre temps, parce qu'elle prenait très-vite pour de bon aloi une manifestation affectueuse, et parce qu'elle avait été élevée dans le plus tendre respect pour son oncle Albert. Cependant elle refusa d'y retourner les jours de bal

et de grande réunion. L'absence et l'exil de son père étaient une raison d'éviter ces plaisirs bruyants ; mais elle avoua naïvement qu'elle regrettait de ne pas avoir un plus grand sacrifice à faire à ce cher père absent, attendu que ce tumulte et cette cohue ne l'amusaient guère. Les autres jours elle devait et aimait mieux rester auprès de sa mère, qui ne quittait pas la maison, et du père Dauphin.

VIII

UN THÉ AU CHATEAU DES AUNAIES.

LA TANTE ISABELLE. — Est-ce que vous n'allez pas nous jouer, ma charmante Sydonie, quelque chose sur le piano?

SYDONIE. — Avec plaisir, madame, mais que jouerai-je?

LA TANTE ISABELLE. — Jouez-nous la symphonie en *la*.

SYDONIE. — Cela n'amusera pas Marguerite.

MARGUERITE. — Pourquoi cela?

SYDONIE. — C'est de la musique sérieuse, ma chère, c'est de la grande musique.

MARGUERITE. — Mais je ne tiens pas à ce que la musique soit gaie ; j'ai entendu quelquefois de la musique qui me faisait pleurer, et que cependant j'aimais beaucoup.

SYDONIE. — Ce n'est pas là ce que je veux dire ; ce n'est de la musique ni gaie ni triste, c'est de la musique savante.

MARGUERITE. — Cela doit regarder alors le compositeur et l'exécutant. C'est une difficulté pour vous, ma chère Sydonie ; mais comme vous êtes très-habile, vous en triompherez.

SYDONIE. — Vous ne me comprenez pas.

Sydonie se met au piano, joue parfaitement mal, mais avec beaucoup de bruit, et un aplomb imperturbable, un chef-d'œuvre de Beethoven, mais qui, écrit pour l'orchestre, a besoin de l'orchestre, et qui, pour donner sur le piano un plaisir réel, pour en réveiller le souvenir, aurait besoin d'être joué avec beaucoup de précision. Sydonie lève de temps à autre les yeux au ciel. Quand elle a fini, la tante Isabelle et madame des Aunaies l'applaudissent ; Émile se livre aux acclamations les plus bruyantes, aux admirations les plus convulsives ; Henri ajoute quelques compliments ; Marguerite ne dit rien.

SYDONIE (*avec un sourire dédaigneux*). — Eh bien, Marguerite, je vous l'avais bien dit !

MARGUERITE. — Ma chère Sydonie, j'ai admiré votre habileté. Il me semble qu'en dix ans d'études je ne pourrais jamais faire ce que vous faites sur le piano ; mais cela ne m'a ni émue ni intéressée.

SYDONIE (*avec le même sourire*). — Je vous l'avais dit.

MARGUERITE. — Mais vous, à part le plaisir de triompher d'une difficulté, est-ce que cela vous fait réellement plaisir ?

ÉMILE. — Mais, mademoiselle, c'est du Beethoven.

SYDONIE. — Non, ma chère, cela ne me fait pas plaisir, mais cela m'enchante, cela m'enivre !

Henri regarde Sydonie. Elle ressemble à Corinne au Capitole ; aussi dit-il :

— C'est charmant !

Albert emmène Marguerite dans un coin et lui dit :

— Ma chère enfant, ne dis plus rien, car tu as raison. Seulement, ne va pas prendre pour de la musique de Beethoven les bruits que Sydonie vient de faire sur le piano.

Sydonie savoure son triomphe. Il lui vient à l'idée de l'augmenter par la comparaison. Elle demande d'un air câlin à Marguerite si elle ne jouera rien.

— Je ne sais pas jouer du piano.

— Mais vous chantez ?

— A la ferme, où personne ne m'écoute.

— Vous vous faites prier ?

— Nullement, et si ça vous fait plaisir, je vais chanter.

SYDONIE. — Que chantez-vous ?

MARGUERITE. — Je sais la prière du *Freyschütz* de Weber, je sais, et... et peut-être ne les sais-je pas très-bien, mais je les chante quelquefois à la maison, et parfois aussi mon père me les demande.

SYDONIE. — Eh bien, la prière de *Freyschütz*. Voulez-vous que je vous accompagne ?

MARGUERITE.— Merci. Je suis si ignorante que vous n'en viendriez pas à bout : je sais à tout cela une sorte d'accompagnement en accords.

Marguerite chante d'une voix pure, fraîche, charmante. Henri retombe sous le charme de cette voix. Madame des Aunaies et madame de Vorlieu disent :

— C'est une jolie voix.

Émile fait sa cour à Sydonie et ne dit rien. Albert embrasse sa nièce.

SYDONIE. — Vous avez eu tort, ma chère, de ne pas me permettre de vous accompagner. J'ai tous ces morceaux-là ici. Cela perd beaucoup à

ne pas être accompagné autrement. Chantez-nous encore quelque chose et je vous accompagnerai.

Marguerite obéit, mais Sydonie s'occupe de briller sur le piano et un peu d'écraser la voix de Marguerite ; de plus, elle ne joue pas toujours en mesure. Marguerite s'arrête et lui dit :

— Je vous en avais prévenue, mon ignorance est telle que vous ne pouvez me suivre.

SYDONIE. — Recommençons.

MARGUERITE. — Non, cela n'irait pas mieux.

SYDONIE. — Cet air est si joli !

MARGUERITE. — Si l'air vous plaît, je vais vous le chanter, mais en m'accompagnant moi-même, à ma manière.

SYDONIE. — Cela perdra beaucoup.

Marguerite va s'asseoir auprès de son oncle. Elle a bien envie de pleurer. L'oncle l'embrasse encore. Sydonie se remet au piano. Émile montre de nouveau le plus vif enthousiasme. Albert dit :

— Sydonie, chantez à votre tour.

Sydonie répond qu'elle est très-enrhumée, que d'ailleurs elle ne chante pas.

Albert sort. Alors on parle de bals, de concerts ; on cite par leurs noms les acteurs à la mode. Marguerite ne comprend plus un mot. Il lui semble qu'elle est au milieu de Chinois ;

tous les gens dont on parle lui sont inconnus, tout ce qu'on dit est inintelligible pour elle. Aussi est-elle ravie quand Albert rentre et lui offre de la reconduire. Henri n'essaye pas d'accompagner son père, il craint les moqueries d'Émile, et il se sent retenu par un charme secret auprès de Sydonie.

Marguerite, dans le trajet du château à la ferme, a regardé deux ou trois fois si Henri ne les suivait pas. Rentrée dans sa chambre et couchée, elle satisfait l'envie de pleurer qu'elle avait sentie trois ou quatre fois dans la soirée.

Au château on parle d'elle. Sydonie déclare qu'elle ne sait pas une note de musique et qu'il n'y a pas moyen de l'accompagner. Henri un peu choqué lui dit :

— Elle vous en avait prévenue, mademoiselle.

Sydonie répond n'importe quoi, mais frappe Henri d'un tel regard, qu'il trouve qu'elle a parfaitement raison. Madame des Aunaies dit que c'est une honte d'élever une fille comme une paysanne, et de la laisser si ignorante des choses du monde, qu'elle y est déplacée. Madame de Vorlieu ajoute que s'il en était autrement, ça ferait disparate avec le père Dauphin et avec sa fille, et que d'ailleurs, destinée sans doute à

épouser quelque fermier, Marguerite est élevée selon sa condition.

Sydonie est extrêmement brillante. Néanmoins, la soirée finie, elle se sent une haine profonde contre Marguerite. Marguerite a une voix ravissante, il n'y a pas moyen de se le nier. De plus, elle s'est aperçue que Sydonie voulait la troubler sous prétexte de l'accompagner.

La tante Isabelle s'inquiète aussi de la belle voix de Marguerite; mais les sentiments de Sydonie ne lui ont pas échappé, et elle s'en rapporte à elle. En effet, Sydonie trouve que le piano n'est pas d'accord. On fait venir un accordeur de la ville. Sydonie fait monter le piano d'un demi-ton. Aussi, la première fois qu'on se trouve réuni, on prie Marguerite de chanter. Elle ne se fait pas plus prier que la première fois, mais elle ne sait ce qui est survenu à sa voix : elle commence un air et ne peut pas le continuer; elle recommence, et est encore arrêtée.

— Je ne puis chanter aujourd'hui, dit-elle.

Sydonie se met au piano à son tour, et cette fois triomphe sans aucune rivalité. Émile applaudit son jeu, Henri applaudit ses yeux. Albert vient plus tard et dit à Marguerite :

— A ton tour, chante-nous quelque chose.

— J'ai essayé, mon oncle ; ça m'est impossible.

— Cela ira peut-être mieux maintenant. Chante-moi ce petit air allemand que j'aime tant.

— Je vais essayer, mon oncle.

Marguerite chante, mais s'arrête comme tout à l'heure.

Albert écoute attentivement et dit :

— Je le crois bien, c'est cet imbécile d'accordeur qui est venu l'autre jour, qui est l'auteur du mal. Ta voix est toujours charmante, Marguerite, mais le piano est plus haut d'un demi-ton que l'autre fois. Comment, Sydonie, virtuose comme vous l'êtes. ne vous en apercevez-vous pas ?

— Pardon, mais Marguerite en transposant pourrait...

— Allons, Sydonie, avouez votre erreur, mon enfant ; vous savez bien que Marguerite ne sait pas transposer. Avouez tout simplement que vous ne vous étiez pas aperçue que le piano était remonté, quand vous devriez en rougir un peu. Ce beau carmin ne vous messied pas, d'ailleurs. On fera remettre le piano au ton, car je ne veux pas être privé de la jolie voix de Marguerite.

Cependant Henri était exposé aux obsessions

de sa mère et de madame de Vorlieu. Sa mère disait :

— Jamais je ne donnerais mon consentement à une mésalliance, si j'avais un fils assez sot pour en rêver une.

— Peut-on faire une mésalliance dans sa famille? demanda Henri.

— Oui, s'il y a une branche de cette famille qui s'est déshonorée déjà par une union méprisable. Ma tante, ajoutait-elle avec un air de négligence affectée, où était donc l'échoppe de M. Dauphin, le père de madame Rodolphe?

— Je n'ai jamais voulu le savoir, ma nièce.

La tante faisait sans cesse l'éloge de Sydonie.

— Heureux, disait-elle, l'homme qui pourra fixer son choix! Mais Sydonie a le droit d'être difficile.

Elle faisait aussi, rendons justice à son équité, l'éloge de Marguerite.

— Elle a beaucoup de fraîcheur, disait-elle; il est vrai que ça passe avec la première jeunesse. Mais, enfin, pendant qu'on la conserve, on en jouit. Elle fait très-bien les fromages de chèvre et coud dans la perfection : ça fera une très-bonne femme de ménage; ça ne sera pas brillant, mais ça aura une maison proprement tenue. Si ça épouse quelque riche fermier qui

n'en demande pas davantage, il pourra s'en trouver très-bien.

Quoique Henri aimât tendrement Marguerite, son imagination fut frappée de la beauté plus provoquante de Sydonie. D'ailleurs, tout le monde parlait de Sydonie avec un enthousiasme si exalté, qu'il finit par lui apparaître comme une chose très-glorieuse d'obtenir quelques préférences de la part de mademoiselle de Pontaris. Émile surtout lui donnait de l'inquiétude ; Émile s'était déclaré un peu imprudemment l'admirateur passionné de Sydonie, et il ne semblait nullement s'inquiéter de la rivalité possible de Henri. En toute occasion il se plaçait près d'elle, tournait les feuillets de sa musique, lui donnait le bras pour aller dans la salle à manger et au jardin, et avait adopté avec elle un ton de familiarité qu'autorisent aujourd'hui les femmes, surtout celles qui ont des prétentions aux beaux-arts, et qui a le tort de toucher d'assez près à la mauvaise compagnie. Ainsi, Émile n'entrait pas sans tendre la main nue à mademoiselle de Pontaris, qui lui tendait la sienne gantée ou non, et tous deux se secouaient la main comme auraient pu faire deux hommes.

Rodolphe apprit trois choses par une lettre du père Dauphin : la première, qu'Albert était

malade ; la seconde, que Marguerite était triste, et qu'il la soupçonnait de pleurer en cachette ; la troisième, que son affaire serait jugée au premier jour.

La maladie d'Albert n'avait rien de bien grave. Cependant le médecin la jugeait probablement digne de quelque attention, puisqu'il venait assez régulièrement. Le jugement relatif au duel de Rodolphe avec Clodomir de Pontaris était une chose prévue. Voici ce qui causait la tristesse de Marguerite.

IX

Tous les jours, Marguerite, en se levant, allait faire le tour de son jardin, du jardin qui appartenait à elle et à Henri, et qu'ils avaient commencé à planter dans leur première enfance ; elle visitait chaque arbre, chaque plante à son tour, en lui disant : « Bonjour ; comment te portes-tu ? as-tu besoin d'eau ? es-tu rongée par quelque chenille ? faut-il te débarrasser de quelque menu bois mort ? faut-il te soutenir par un tuteur ? etc. »

Il ne faut pas croire cependant qu'en donnant

à toutes ses fleurs, à tous ses arbres, des soins semblables, elle n'eût pas dans le cœur quelque préférence.

Elle aimait particulièrement cet églantier que les Anglais nomment *sweet-briar*, et qu'elle était allée chercher dans la forêt si loin, avec toute la famille, ce jour que Henri eut la main très-écorchée. La plupart de ses riches et éclatantes roses à fleurs pleines avaient été greffées sur cet églantier ; mais elle avait permis à une touffe de végéter avec tout son luxe sauvage ; elle n'avait à nourrir que ses propres enfants, et ne se couvrait que de ses petites roses pâles et simples qui flattent peut-être moins les yeux que les roses doubles, mais parlent plus au cœur et à l'imagination.

Je n'oublierai jamais un lieu sauvage où mon père nous menait souvent dans notre enfance, mon frère et moi : c'est une île sur laquelle s'appuie une des arches du vieux pont de Saint-Maur, jeté sur la Marne, à quelques lieues de Paris. L'île était une prairie où s'épanouissaient tant de marguerites blanches, de sainfoins roses, de sauges bleues et de papillons de toutes les couleurs ! Au-dessous de l'arche la plus rapprochée de l'île, l'eau, resserrée, roulait en bouillonnant. Dans la fissure d'une des vieilles

pierres noires du pont avait été jetée par le vent une graine d'églantier ; cette graine avait trouvé là un peu de terre, amassée depuis cent ans peut-être dans cette fente ; des mousses de différentes grandeurs avaient crû successivement en se contentant de l'humidité de la pierre nue, mais chacune était en mourant, après avoir vécu sa vie de mousse, un peu de terre suffisante pour une mousse plus grande ; puis enfin, parmi ces graines sans nombre que le vent promène à travers les airs, se trouva une graine d'églantier : peut-être s'échappa-t-elle du bec d'un oiseau qui avait son nid dans quelque cavité de l'arche et qui apportait à sa couvée quelqu'une des baies rouges qui renferment les graines des roses et qui était restée sur l'arbre jusqu'au printemps.

Cette graine était devenue un vigoureux et touffu buisson ; les racines avaient en serpentant été chercher aux environs toutes les fentes où il se trouvait quelque peu de terre. Il pendait du sommet de l'arche et en longues guirlandes sans cesse agitées par le moindre vent et humectées par l'écume de l'eau. A la fin de mai, et pendant une partie du mois de juin, ces guirlandes se couvraient de petites fleurs d'un rose pâle, dont, à mesure qu'elles avaient vécu

leur vie de roses, les pétales se détachaient et s'en allaient flottant sur les flots écumeux de la rivière.

Il est évident qu'ainsi placée, la plus belle des roses doubles comprises par le génie créateur de l'homme eût été presque ridicule, eût été une dissonance dans le paysage, tandis que ces roses sauvages y produisaient un effet ravissant.

Revenons à Marguerite.

Marguerite donc avait le matin visité, comme de coutume, toutes ses fleurs. Entre ses préférences, nous avons signalé la rose sauvage rapportée de la forêt. Il faut parler aussi d'une belle épine à fleurs roses qui rappelait également un des grands événements de sa vie, et qui parlait aussi de Henri.

Il n'y avait autrefois à la ferme et au château des Aunaies que des épines blanches, les unes en haies, les autres en arbre. Un jour, dans une de leurs promenades, les enfants, avertis par une suave odeur, avaient levé les yeux en passant auprès d'un jardin fermé de hautes murailles, et étaient restés saisis d'admiration à l'aspect d'une aubépine tellement chargée de fleurs, que cela avait l'air d'un arbre rose. Après avoir donné longtemps à l'admiration,

on passa outre. Henri était resté en arrière, et rejoignit bientôt la famille en maugréant : il avait frappé à la porte du jardin pour demander une toute petite branche de l'aubépine, mais on n'avait pas ouvert. Le lendemain matin, il en avait apporté à Marguerite une superbe branche : il avait pendant la nuit été escalader le mur pour la cueillir ; il ne s'était pas vanté de cet exploit à son oncle Rodolphe, qui l'aurait fort réprimandé ; mais, malgré tous les soins, la branche avait été fanée en quelques jours. Henri aurait bien voulu avoir et surtout donner à Marguerite un arbre semblable à celui qu'ils avaient tant admiré. Rodolphe lui apprit à greffer, et à la saison suivante, l'oncle se chargea d'avoir les greffes, qui reprirent très-bien. Il y avait de cela sept ou huit ans déjà, et l'aubépine rose était devenue un arbre assez haut et assez touffu pour que plusieurs personnes pussent se mettre à l'ombre dessous.

L'aubépine et l'églantier n'avaient plus de fleurs à l'époque de l'année où on se trouvait ; néanmoins Marguerite leur prodiguait toujours ses soins et leur jetait en passant un coup d'œil d'amitié.

Elle regardait ensuite les fleurs nouvellement épanouies ce jour-là, et celles dont les boutons

gonflés promettaient de s'épanouir le lendemain, avec l'aide d'un peu de soleil le jour et d'un peu de rosée la nuit.

Sa tournée finie, Marguerite était rentrée à la ferme un peu précipitamment. Elle avait entendu des pas, et sa chevelure était à peine nouée. Elle se retira dans sa chambre, écouta et regarda avec plus d'attention : c'était Henri. Depuis plusieurs jours déjà il n'était pas venu à la ferme. Il regarda autour de lui d'un air presque inquiet, jeta les yeux sur la maison, mais n'aperçut pas Marguerite qui se tenait au fond de la chambre, et qui, pensant que Henri ne tarderait pas à entrer dans la ferme, se mettait en état de paraître. Elle peigna et lissa ses beaux cheveux, et acheva de mettre son simple costume de tous les jours. Puis elle écouta et n'entendit rien. Elle descendit, embrassa sa mère, donna son front à baiser au père Dauphin, et dit :

— Est-ce qu'il n'est venu personne?

— Personne, mon enfant.

— Il m'avait semblé entendre... Je me serai trompée.

Pourquoi ne disait-elle pas : « J'ai vu Henri ?» C'est que l'amour qui s'était doucement emparé de son cœur faisait un trésor de toutes les sen-

sations qui s'y éveillaient; c'est qu'une bonne fois amoureux, on voudrait que personne ne s'occupât plus de l'objet aimé; c'est que le reste des habitants du monde semble un peu encombrer la terre, où l'on voudrait n'être que deux.

Elle sortit de la maison, certaine de le trouver dans leur jardin, où elle l'avait vu entrer ; mais il n'y avait personne dans le jardin. Seulement, ce qui lui démontra qu'elle n'avait pas été le jouet d'un rêve, c'est qu'elle trouva ouverte la petite porte qu'elle avait soigneusement fermée en quittant le jardin ; elle la referma et fit le tour de la ferme, jetant ses regards aussi loin que le permettait l'horizon. Elle rentra dans le petit jardin, elle y trouva d'autres traces du passage de Henri. Il avait presque entièrement dépouillé un rosier qui, une heure auparavant, était chargé de grosses roses jaunes, et qui n'en présentait plus que deux ou trois. Ce rosier n'existait pas dans les jardins du château et était un des orgueils de Marguerite; elle ne douta pas un moment alors que Henri ne fût près de là.

— Je vais le gronder, se dit-elle, de m'avoir fait un bouquet de toutes ces belles roses jaunes qui me faisaient bien plus de plaisir et auraient duré bien plus longtemps sur l'arbre. Une seule

fleur aurait suffi, cueillie par lui, pour me faire un bouquet pour toute ma journée. Ah ! cependant, il y a encore bien des boutons, je ne le gronderai pas très-fort.

On appela Marguerite pour déjeuner ; elle fut très-distraite pendant le temps que dura le repas.

— Où peut être Henri ? J'ai eu tort de ne pas dire que je l'avais vu ; on l'aurait attendu pour déjeuner.

Au moindre bruit, elle levait brusquement la tête. Le déjeuner se passa sans qu'on vît paraître Henri, hélas ! et toute la journée aussi. Marguerite était singulièrement préoccupée ; elle aurait bien voulu aller au château, mais il ne se présentait aucun prétexte. Elle passa le reste du jour à cajoler le père Dauphin pour qu'il consentît à l'y mener. Il devait y avoir du monde ce jour-là et elle n'y allait seule que quand il n'y avait pas d'étrangers. Le père Dauphin céda aux volontés de celle qu'il appelait en plaisantant son tyran, et l'on se mit en route aussitôt que le dîner fut fini. C'est ce jour-là qu'Albert tomba malade ; il se plaignit d'être incommodé de la chaleur, sortit, et, au lieu de rentrer dans le salon, se sentit si fort indisposé qu'il alla se coucher.

A peine Marguerite était-elle entrée dans le salon que ses yeux furent frappés d'un étrange objet : Sydonie avait deux roses jaunes dans les cheveux, et un gros bouquet des mêmes roses à la ceinture. Cet aspect raconta à Marguerite toute l'histoire du matin. Henri était venu de bonne heure cueillir pour Sydonie un bouquet de ces roses qu'on ne trouvait pas au château; puis il s'était presque enfui sans entrer à la ferme. Sydonie était charmante avec cette coiffure. Henri, après avoir accueilli sa cousine avec empressement, avait tout à coup paru embarrassé; néanmoins, il était retourné auprès de Sydonie. Marguerite alors sentit s'épanouir dans son cœur toutes sortes de fleurs vénéneuses, dont elle connaissait à peine le nom. La jalousie s'était emparée d'elle et la mordait au cœur. Elle ne tarda pas à dire au père Dauphin :

— Je suis fatiguée, un peu malade peut-être... Je voudrais bien retourner chez nous. Échappons-nous sans qu'on nous voie.

Ils allèrent à l'appartement d'Albert demander de ses nouvelles; on leur dit qu'il dormait; puis ils reprirent la route de la ferme. Marguerite fut silencieuse tout le long du chemin. A peine arrivée, elle se coucha, et passa le reste

de la nuit à verser des larmes abondantes qui la soulagèrent un peu. Le lendemain, elle fut fort effrayée de se voir les yeux aussi rouges ; elle alla les rafraîchir dans l'eau d'une source qui jaillissait à quelques pas de la ferme, puis elle alla dans son jardin. Deux roses étaient épanouies sur le rosier jaune. Elle les cueillit, les froissa et en jeta les débris par-dessus la haie.

— Elle n'en aura plus, dit-elle ; je n'en laisserai pas fleurir une seule.

Puis elle alla s'asseoir sous un berceau de chèvrefeuille.

— Quel enfantillage ! se dit-elle. Est-ce donc bien mes roses que je regrette ? Et pourquoi ce mauvais sentiment ? Pourquoi, puisque Sydonie avait envie de roses jaunes, Henri ne serait-il pas venu en prendre dans notre jardin ? Mais aussi pourquoi n'est-il pas venu me dire : « Sydonie a envie d'avoir des roses jaunes ? » Pourquoi est-il passé sans entrer seulement nous dire bonjour ? Pourquoi ne vient-il plus nous voir ? Pourquoi, à l'aspect de Sydonie, ai-je senti une douleur aiguë au cœur ? Non, non, je ne me suis pas trompée, Henri ne m'aime plus !

Et les larmes l'étouffant, elle se reprit à

pleurer ; puis elle alla encore se laver les yeux à la source ; puis elle revint au jardin.

— Que me fait mon jardin à présent ? dit-elle ; si je vois avec ravissement l'églantier qu'il s'est donné tant de peine pour arracher dans la forêt et me l'apporter, je fais trois pas et je vois le pauvre rosier jaune qu'il a hier dépouillé pour elle. Oh ! je suis bien malheureuse !

A ce moment, la servante vint lui dire qu'on l'avait déjà appelée trois fois pour le déjeuner.

— Oh ! mon Dieu ! ma chère Annette, dites que vous ne m'avez pas trouvée.

— Mais qu'avez-vous, mademoiselle, que vous êtes tout en larmes?

— Ça n'est rien ; mais...

— Si je dis que je ne vous ai pas trouvée, on me renverra vous chercher.

— Eh bien, alors, vous me trouverez, et je rentrerai avec vous.

— Pauvre demoiselle ! ça me fend le cœur de la voir pleurer.

— Taisez-vous, Annette, ou vous allez me faire pleurer encore.

Pendant qu'Annette retournait, et que, ainsi qu'elle l'avait prévu, on la renvoyait à la recherche de Marguerite, celle-ci s'essuya et se

lava les yeux. Annette revint suivie du père Dauphin.

— Où était-elle donc ? demanda Agathe.

— Dans son jardin, madame.

— Et vous ne l'avez pas trouvée?

— C'est que j'étais baissée, maman ; je travaillais à mon jardin, près de la haie.

— Comme tu as les yeux rouges, Marguerite !

— Maman, c'est peut-être d'avoir eu la tête baissée longtemps au jardin.

— Ce n'est pas cela, Marguerite ; tu as pleuré.

— Eh bien, oui ; je me suis donné un coup.

— Embrasse ta mère, si tu as quelque petit chagrin ; tu sais que son cœur est ouvert et se refermera par-dessus.

— Je le sais, ma bonne mère, mais je n'ai rien à vous dire.

Depuis ce jour, néanmoins, Marguerite n'alla plus volontiers au château, si ce n'est le matin, pour prendre des nouvelles de son oncle Albert. Henri était retourné à Paris.

X

On n'avait pas reçu de réponse de Rodolphe à la lettre dans laquelle le père Dauphin lui parlait de la maladie de son frère, mais un soir Rodolphe arriva lui-même. Après qu'il eut embrassé tout le monde :

— Comment va Albert?

— Un peu mieux, à ce que dit le médecin ; cependant vous le trouverez changé.

— Je vais aller le voir, puis je reviendrai souper.

Marguerite voulut aller avec son père, mais Dauphin lui dit :

— Reste avec Agathe, ma chère fille ; je vais, moi, accompagner ton père ; j'ai à causer avec lui.

« Mon cher Rodolphe, lui dit-il, vous arrivez aussi mal à propos que possible ; votre avocat est venu tout effaré, m'a fait demander et m'a dit que, malgré ses efforts, vous aviez ce matin même été condamné à un an de prison. »

— Un an ! mais c'est bien long. Vous n'avez rien dit à la maison, père Dauphin?

— Je m'en serais bien gardé ; ces deux pauvres femmes, sans père ni mari, sont courageuses, mais tristes. Je n'aurais pas la force de prononcer devant elles ce mot de prison qui m'a fait mal à moi-même.

— N'en parlez pas non plus à Albert, s'il ne le sait pas.

— Il faudra bien cependant qu'il s'en occupe.

— Oui, mais quand il se portera bien.

On arriva. Albert fut très-touché de l'arrivée de Rodolphe ; il savait le jugement.

— Il ne faut pas que tu restes ici : on t'arrêterait.

— Bah ! on ne sait pas que j'y suis. J'ai le temps de passer quelques jours auprès de vous;

j'irai voir demain mon avocat, puis j'agirai d'après ses conseils.

— Je l'ai vu : il dit qu'il faut en appeler en cour royale, mais que, pour en appeler, il faudrait se constituer prisonnier.

— Diable ! Et si on n'est pas acquitté, un an en prison, c'est long !

— L'exil est bien long aussi.

— N'en parlons plus, mon cher Albert. Voyons donc, tu es malade ; qu'as-tu ? Explique-moi bien cela.

On laissa les deux frères seuls. Après s'être rassuré sur la maladie de son frère, Rodolphe acquit la certitude qu'Albert n'était pas heureux. D'abord, en l'absence de son frère, il lui manquait quelque chose, puis sa femme ne l'aimait pas.

Quand Cécile apprit que Rodolphe était dans la maison, elle eut presque une attaque de nerfs ; elle se renferma dans sa chambre, se dit malade, et défendit qu'on la dérangeât sous aucun prétexte.

Dauphin et Rodolphe rentrèrent souper. Le lendemain matin Rodolphe alla chez son avocat. Avant de partir, il dit à Dauphin :

— La situation se complique fort par cette condamnation. On ne sait pas ce qui peut arri-

ver. Il faut, père Dauphin, que nous puissions correspondre librement sans donner de soupçons ici ni au château de ce que je puis vous écrire.

— Il y a un moyen, dit le père Dauphin, un moyen que j'avais imaginé quand j'étais écrivain public, et qui a porté bien des consolations dans bien des cœurs.

— Voyons votre moyen.

— Il est bien simple : vous m'écrivez une lettre ordinaire, parlant de tout ou de rien, à votre choix, de la pluie, du beau temps, de ce que vous voulez. Cette lettre-là, je la montre si je veux. Quand votre lettre est terminée et séchée, entre les lignes vous écrivez ce que vous avez à me dire, avec une plume trempée dans du jus de citron ; vous laissez sécher sans approcher du feu; ça s'efface complétement; vous pliez votre lettre et vous me l'envoyez.

— Eh bien?

— C'est mon affaire de faire reparaître les caractères.

XI

Le soir Rodolphe ne rentra pas. On passa la nuit dans l'inquiétude. Le matin la poste apporta une lettre ; elle contenait ces mots :

« Mon cher Dauphin, le hasard me présente une occasion pour repartir immédiatement dont je dois profiter, parce que je ne pourrais pas encore rester ici sans danger. Il faut prendre du courage pour cette nouvelle séparation. Je vous écrirai plus longuement, aussitôt mon arrivée à Montreux, auquel je vais encore demander

asile. Embrassez pour moi ma chère Agathe et ma petite Marguerite. Vous adresserez vos lettres à Me ***, mon avocat, qui a toutes les semaines des occasions plus rapides que la poste pour me les faire parvenir. C'est lui également qui vous fera remettre les miennes. »

Agathe et Marguerite furent frappées de la foudre à cette nouvelle. Elles n'avaient fait qu'entrevoir leur mari et leur père. Il repartait sans dire le terme de son absence. Elles tombèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre. Dauphin était en dedans plus ému qu'elles. Il était persuadé que la lettre avait encore quelque chose à lui dire; mais il voulut attendre qu'Agathe l'eût lue pour qu'elle ne la lui demandât pas ensuite. Quand leurs sanglots furent un peu apaisés, il tendit la lettre à Agathe, qui la lut, en baisa la signature, et allait la garder.

— Rends-moi la lettre, ma fille, lui dit-il. Il faut que je prenne en note la recommandation pour l'avocat.

Enfermé dans sa chambre, le père Dauphin se hâta de poser plusieurs fois la lettre de Rodolphe sur la flamme d'une bougie allumée et ne tarda pas à voir paraître entre les lignes les mots suivants écrits en couleur bistre :

« Ne vous alarmez pas, mon cher Dauphin, et ne dites rien à personne de ce que vous allez lire. J'ai été arrêté hier comme je sortais de chez mon avocat et conduit à la Conciergerie. Je suis convenu avec l'avocat que l'on cacherait ce fâcheux incident à mon frère, à ma femme et à ma fille. Vous seul serez dans le secret. Mon avocat vous fera passer des lettres datées de la Suisse, entre les lignes desquelles je vous écrirai à vous. Je n'ai encore rien à vous dire ; je ne sais rien, si ce n'est qu'il faut que ma présence à Paris et mon projet de fuite aient été dénoncés par quelqu'un bien au courant de nos affaires. Soyez ferme, ne laissez voir aucun chagrin, et tenez-moi bien instruit de ce qui regarde ceux que j'aime. »

Peu de jours après, Dauphin reçut une seconde lettre ainsi conçue :

« Lausanne.

« J'ai quitté pour quelques jours mon petit réduit de Montreux. Je vais faire le tour du lac de Genève avant d'y rentrer. Hier, je suis arrivé à Lausanne ; j'ai voulu aller voir la cathédrale ; on y monte par une rue en escaliers recouverte d'un toit de bois. Le marché est placé dans cette rue divisée en étages. Il faut un bon quart

d'heure pour la gravir. L'église est bien au douzième étage. Quand on y est arrivé, on la trouve fermée ; mais un écriteau, placé sur la porte, vous apprend qu'il fallait prendre en bas M. Bache, teinturier et marguillier, qui a les clefs. Alors on redescend, on va chez M. Bache et on remonte avec lui. L'église est fort belle. Les stalles sont en bois admirablement sculpté. Devant l'église est une plate-forme en terrasse entourée d'un parapet d'où l'on voit tout le lac de Genève. De la cathédrale on monte encore par une allée bordée de cerisiers, à côté de laquelle descend en se précipitant un ruisseau bruyant. Puis on arrive à une nouvelle plate-forme appelée le *Signal*. Derrière est une forêt de sapins. Sur le devant, on a disposé des bancs placés sous des platanes et des acacias. On voit sous ses pieds Lausanne avec ses toits de tuiles rouges. A droite et à gauche, le lac, qui paraît blanc au soleil et bleu foncé à l'ombre. Derrière le lac, des montagnes au sommet neigeux. O le magnifique tableau ! La nature a fait de la Suisse un pays libre, et sur ses montagnes, on dit de bon cœur avec je ne sais quel poëte :

« L'habitant des montagnes
« Respire près du ciel l'air de la liberté. »

La lettre finissait par un dithyrambe sur la liberté.

Le père Dauphin lut entre les lignes :

« Mon dépôt à la Conciergerie n'était que provisoire, on m'a transféré à Sainte-Pélagie, dans le quartier du Jardin des Plantes. J'ai interjeté appel ; si la cour royale repousse mon appel, je resterai ici un an ; c'est bien long et bien triste ! En ce cas, nous cacherons la chose le plus longtemps possible, ensuite nous aviserons. En attendant, comme on m'assure que la cour royale casse presque tous les jugements qui portent condamnation pour cause de duel, il est possible que je ne sois pas ici pour très-longtemps. En ce cas, nous aurons à nous féliciter d'avoir épargné à ces trois êtres que j'aime tant le chagrin et les angoisses que leur donnerait la connaissance de mon emprisonnement. Je ne vous parlerai pas de ma prison, mon cher Dauphin, je vous aime aussi très-tendrement, et je ne veux vous donner de chagrin que ce qu'il est nécessaire que vous en ayez pour m'aider à l'épargner aux trois autres qui sont plus faibles que vous. Je vous dirai seulement qu'en finissant la lettre ostensible, je me suis laissé aller à parler de la liberté comme en

parle un prisonnier, c'est-à-dire avec enthousiasme, et qu'en finissant la lettre, j'avais les larmes aux yeux.

« Je sais maintenant d'une manière certaine à qui je dois mon arrestation, c'est pourquoi nous n'en parlerons plus, et je vous prie de ne me faire aucune question à ce sujet.

« Donnez-moi bien régulièrement de vos nouvelles, des nouvelles de mon frère, de ma femme et de ma fille. J'attendrai plus patiemment celles de la tante Jésabel et des autres hôtes du château.

« Rodolphe Reynold.

« Prison de Sainte-Pélagie. »

XII

Au premier moment, après la mort de Clodomir, Albert, irrité de la dureté de Rodolphe, que d'ailleurs il ne s'expliquait pas encore, avait adopté avec empressement l'idée que lui avaient suggérée madame de Vorlieu et Cécile, de prendre sous sa protection la pauvre Sydonie, restée seule et sans appui, et de lui faire épouser Henri. Néanmoins, dans les instants qu'il avait passés avec Rodolphe, il ne lui avait pas dit un mot de ces nouveaux projets; il avait réfléchi depuis, et il lui semblait qu'il avait été un peu loin et un peu vite. Il pensait toujours

qu'il était juste et bon de donner un appui à Sydonie, mais l'examen des papiers de Clodomir de Pontaris lui avait prouvé que cet appui n'était pas tant pour remplacer celui qu'elle perdait par la mort de Pontaris, que pour réparer les désordres que ledit Pontaris avait mis dans la fortune de sa pupille.

D'autre part, il se rappelait que le projet d'unir ensemble Henri et Marguerite avait précédé leur naissance, qu'on ne l'avait pas laissé ignorer aux enfants, et que les deux frères s'étaient quelquefois serré joyeusement les mains en voyant l'amour s'épanouir au cœur des deux enfants comme une fleur printanière. Il en parla à sa femme et à sa tante et leur dit :

— Henri aime Marguerite ; vous ne comptez sans doute pas lui faire épouser Sydonie malgré lui?

— Nullement, dit la tante Isabelle. Seulement vous vous trompez en croyant que votre fils aime Marguerite : c'est, au contraire, de Sydonie qu'il est amoureux ; vous pouvez vous en rapporter à moi.

— Êtes-vous de cet avis, Cécile?

—Oui, je pense, comme ma tante, que Henri est amoureux de Sydonie.

— Et cette pauvre Marguerite?

— Elle en attendra et en trouvera probablement un autre.

— Mais si elle aime Henri?

— Les filles n'épousent pas toujours l'homme qu'elles aiment; elles tâchent d'aimer celui qu'elles épousent. D'ailleurs la vanité de Marguerite y trouvera une leçon.

— La pauvre petite n'a guère de vanité, ma tante.

— C'est au moins une présomption blâmable que d'avoir cru que Henri serait son mari.

— Je l'ai cru aussi, ma tante, et Rodolphe aussi l'a cru.

— Oh! Rodolphe avait arrangé ce mariage dans sa tête depuis longtemps.

— Vous avez raison, ma tante, nous l'avions arrangé dès avant la naissance des enfants.

— Henri est appelé à une alliance plus relevée.

— Que voulez-vous dire?

— Que Marguerite est la petite-fille d'un écrivain public.

— Et la fille de mon frère, ma tante. Mais nous tenons là des discours inutiles. Dans un premier moment d'émotion, j'ai consenti à votre projet à toutes deux de faire épouser Sydonie par Henri. J'avais promis à Rodolphe,

aux enfants eux-mêmes, à Dieu, à la nature, de marier ensemble Marguerite et Henri ; mais vous n'espérez pas contraindre Henri à épouser Sydonie s'il aime Marguerite. Ni Rodolphe ni moi nous ne voulons qu'il épouse Marguerite que s'ils s'aiment tous les deux. Ce n'est donc pas nous qui pouvons décider la question ; laissons parler la nature et l'amour ; seulement je suis convaincu que Marguerite aime tendrement Henri, et si vous ne vous trompez pas toutes deux dans vos prévisions, son cœur sera brisé aux premiers jours de la vie. La pauvre enfant est bien belle, bien douce et bien charmante ; j'espère pour elle une meilleure destinée.

— Quel bonheur, dit madame de Vorlieu quand Albert fut sorti, que ce démon de Rodolphe ne soit pas ici ! il détruirait encore une fois tout notre ouvrage.

— J'y ai mis bon ordre, ma tante.

XIII

Cependant, les deux femmes, Cécile et Isabelle, continuaient leur travail sur la jeune imagination de Henri. C'étaient sans cesse des éloges de Sydonie; quelquefois, mais avec adresse et sobriété, des critiques de Marguerite. Puis on avait conseillé à Sydonie des manéges qu'elle aurait probablement imaginés elle-même et qu'il était parfaitement dans sa nature d'employer.

Marguerite, simple, naïve, innocente, malgré toute sa beauté, ne parlait qu'à l'imagination et au cœur.

Sydonie au contraire était d'une beauté provoquante; elle enivrait Henri avec des regards qu'elle lui dardait au cœur, puis elle baissait artificieusement les yeux après, comme un chasseur abaisse son arme pour la recharger; quelques pressions de main avaient achevé la séduction.

Un autre élément achevait de livrer en proie le fils d'Albert à sa mère et à sa tante. Émile faisait également la cour à Sydonie. D'abord Cécile voulut l'écarter, mais elle changea d'avis sur les savantes explications que lui donna la tante, laquelle avait d'autre part appris à Sydonie à se servir des assiduités d'Émile pour compléter la défaite de Henri. Sydonie, née coquette, se laissait de la meilleure grâce du monde enseigner des choses qu'elle avait pratiquées aussitôt qu'on avait fait la moindre attention à elle.

Elle savait parfaitement alarmer Henri au moyen d'un mot insignifiant dit à l'oreille d'Émile, ou en prenant son bras à la promenade, ou en portant un bouquet donné par lui; mais elle savait aussi ramener la joie sur son visage avec un regard, avec un mot.

Elle voyait plus loin que la tante Isabelle. Elle était décidée à se marier, et elle n'avait pas

été sans comprendre que son mariage avec Henri trouverait des obstacles, surtout de la part de Rodolphe, que la mort de Pontaris et la façon dont en parlaient madame des Aunaies et madame de Vorlieu lui faisaient voir comme un homme terrible et sans pitié. Aussi, tout en se servant d'Émile pour irriter l'amour de Henri, elle se le réservait pour le cas où Henri lui échapperait.

Émile, de son côté, n'était pas très-pressé de se marier ; il s'occupait de Sydonie parce qu'elle lui plaisait ; mais il n'y attachait pas tellement son bonheur qu'il n'eût remarqué plus d'une fois la parfaite beauté de Marguerite. L'abandon où la laissait Henri, la façon dont on parlait au château de la petite-fille de l'écrivain public, lui montraient dans la séduction de Marguerite une de ces mille aventures sans conséquence que se permet un homme de son âge. Il avait essayé dix fois de s'introduire à la ferme ; on l'avait très-poliment reçu, mais Marguerite , soit par hasard, soit par suite de sa volonté, ou parce qu'on l'avait élevée à ne pas rester inutilement en présence d'un étranger, ou ne se trouvait pas là lorsqu'il venait, ou ne tardait pas à sortir de la salle.

L'amour-propre d'Émile était un peu irrité

de l'équilibre que Sydonie tenait si adroitement entre lui et Henri, qu'il considérait dédaigneusement comme « un petit jeune homme. » Parfois il était en colère contre Sydonie, mais il ne voulait pas la céder à son rival ; il pensait que Marguerite pouvait être une distraction qui lui ferait prendre patience.

Pendant ce temps la pauvre Marguerite était profondément triste. Henri ne paraissait plus à la ferme ; il semblait à Marguerite que tout était mort autour d'elle ; elle n'aimait plus ni les fleurs ni le chant des oiseaux, elle repoussait les caresses du chien de la ferme, et son mouton favori venait inutilement auprès d'elle demander les croûtes de pain qu'elle lui réservait d'ordinaire. Elle qui autrefois se réveillait chaque matin joyeuse et disait à chaque journée : « Sois la bienvenue, » elle se réveillait maintenant triste des rêves de la nuit, triste de la journée qu'elle avait à passer. Ses fraîches couleurs s'effacèrent, ses yeux joyeux et limpides se ternirent ; enfin, un jour, on apprit au château que Marguerite était malade.

Henri et Émile étaient réunis avec Sydonie. Sydonie jouait du piano. Henri fut frappé au cœur en entendant dire que Marguerite était malade. Il se leva involontairement, puis se

rassit. Quelques instants après, il prétexta des lettres à écrire, et fit mine de sortir du salon.

— Ne pouvez-vous écrire vos lettres plus tard? dit Sydonie avec un de ses regards les plus pénétrants.

— Non, c'est impossible.

— Alors, je vous permets d'aller les écrire, car vous avez besoin de ma permission, attendu qu'il était convenu que vous me donneriez le bras pour nous aller promener ; mais M. Émile, qui n'a pas, que je sache, une correspondance aussi importante, ne refusera pas de m'accompagner.

— Je n'aurai, mademoiselle, que le regret de n'avoir rien à sacrifier à ce plaisir, que j'apprécie à sa valeur.

— Adieu donc, M. Henri, allez écrire vos lettres.

Henri hésita un moment, puis il sortit brusquement du salon en disant :

— Adieu, mademoiselle ; amusez-vous dans votre promenade.

— J'y compte bien, M. Henri.

Henri courut à la ferme ; il trouva Marguerite au lit, pâle, amaigrie. Cependant, à son entrée, elle rougit pendant quelques instants.

— Qu'as-tu, ma chère Marguerite?

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas malade; je ne souffre nulle part, mais je n'ai ni force ni appétit. Ça ne sera rien. C'est bien aimable à toi d'être venu me voir.

— Je viens d'apprendre que tu étais malade. Je suis très-souvent à Paris; au château, je travaille pour un examen que j'ai à passer à la fin du mois. Je n'ai pas mis cinq minutes à venir ici.

Henri, rassuré sur Marguerite, commença à se préoccuper, même auprès d'elle, de l'adieu dédaigneux que lui avait fait Sydonie ; il aurait voulu retourner tout de suite au château. Sydonie était-elle allée se promener avec Émile? Il avait trouvé tout simple que Sydonie lui demandât à lui, Henri, le bras pour aller se promener au bord de la rivière ; mais il lui semblait inconvenant au dernier degré qu'elle fît la même promenade avec Émile ; il lui paraissait qu'elle aurait dû au moins prier la tante Isabelle de les accompagner, etc. Il était distrait, parlait à peine à Marguerite ou lui faisait trois fois la même question, ou bien il ne répondait pas aux questions que lui adressait sa cousine. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il se leva, lui serra la main et dit :

— Allons, puisque tu vas mieux, j'en suis

bien content. Je vais retourner au château. Adieu. Soigne-toi bien ; je viendrai bientôt te revoir. Adieu.

Puis il sortit et courut sur le bord de la rivière, où il pensait rencontrer Sydonie avec Émile ; mais il n'eut pas besoin de courir bien loin : comme il s'élançait, il fut comme frappé de la foudre en se trouvant en face de Sydonie au bras d'Émile, qui avaient comme lui traversé la rivière et se trouvaient devant la ferme.

— Où courez-vous si vite ? demanda Sydonie.

— J'allais vous rejoindre dans votre promenade.

— Étiez-vous donc venu voir si nous n'étions pas à la ferme ? Vous n'avez pas été bien longtemps pour écrire vos lettres.

— J'étais venu demander à ma tante un renseignement.

— M. Henri ?

— Mademoiselle ?

— Voulez-vous me permettre de vous donner un avis ?

— Avec reconnaissance, mademoiselle.

— Vous avez joué aujourd'hui un personnage très-ridicule.

— C'est peut-être vrai.

— C'est vrai très-certainement. Pourquoi faire un mystère de vos vertus privées et domestiques? Vous apprenez que votre cousine est malade : il n'y a rien de si simple que de dire : « Je vais aller la voir. » Au lieu de cela, vous prenez des prétextes, et encore en ce moment vous nous faites des mensonges auxquels il ne vous reste même pas le sang-froid nécessaire pour donner de la vraisemblance.

Henri voulut répondre, Sydonie ne l'écouta pas, et désignant à Émile une rose qui était dans le jardin de Marguerite, elle lui dit :

—Donnez-moi cette rose, M. Émile.

Henri sentit un vif mouvement de colère; il cueillit rapidement la rose et l'offrit à Sydonie. Celle-ci la prit négligemment et dit :

— M. Émile, continuons notre promenade.

Elle appuya si bien sur le nom d'Émile, qu'il était clair que l'invitation ne regardait pas Henri. Néanmoins il les suivit machinalement, mais on ne l'accueillit pas dans la conversation.

— Finissez-moi ce que vous me racontiez, dit Sydonie.

Et Émile continua je ne sais quelle histoire.

Henri se sentait ridicule, humilié, et cependant il ne pouvait prendre la résolution de les laisser seuls, de s'en aller. Sydonie effeuillait la rose cueillie dans le jardin de Marguerite, et en jetait les pétales au vent.

Henri voulut rentrer au moins pour un tiers dans le dialogue; il risqua une phrase. Sydonie répondit quelques mots et se remit à causer avec Émile.

Henri s'arrêta. Il aurait voulu disparaître, mais il ne savait comment prendre congé. Il était furieux et ne voulait pas le laisser voir. Sydonie le mit à son aise

— Vous auriez tort, M. Henri, de manquer pour moi à vos devoirs de famille et de vous croire obligé de m'accompagner.

— Vous avez raison, mademoiselle, j'y songeais. Je vous remercie de votre permission et je vais en profiter.

Il salua et se dirigea à pas pressés vers la ferme. Il remonta auprès de Marguerite. Celle-ci, surprise, s'essuya les yeux, mais ils étaient rouges.

— Tu as pleuré, Marguerite, dit Henri.

— Moi... pleuré?... c'est que... j'ai mal à la tête.

La pauvre enfant aurait pu dire avec plus de

vérité que c'était son cœur qui souffrait. Elle avait voulu suivre Henri des yeux quand il l'avait quittée ; elle l'avait vu aborder Sydonie ; elle l'avait vu cueillir avec empressement une rose dans son jardin et la donner à mademoiselle de Pontaris, et elle n'avait pu retenir ses larmes.

Henri avait passablement envie de pleurer de son côté. Cependant il réussit à cacher son chagrin. Il resta à causer avec Marguerite jusqu'au dîner ; ils parlèrent tous deux du passé, mais n'osèrent, ni l'un ni l'autre, parler de l'avenir. Cependant, quand Henri partit, il avait retrouvé toute sa tendresse pour Marguerite, et quand il rendra dîner au château, il réussit à montrer une parfaite dignité vis-à-vis de Sydonie.

En vain celle-ci employa toutes ses séductions ; elle joua du piano, elle demanda à Henri une foule de petits services, il fut inflexible. Alors elle prit le parti d'avoir mal à la tête et de se retirer dans sa chambre. Henri fut un peu ébranlé et alla se promener sous les fenêtres de Sydonie, qui restaient éclairées. Mais celle-ci, qui le voyait parfaitement se promener dans le jardin, tint bon à son tour et ne daigna pas entr'ouvrir sa fenêtre. Henri ne

rentra que fort tard, après qu'il eut vu les lumières éteintes.

Le lendemain il fut impossible à Henri de causer avec Sydonie ; il lui proposa une promenade : elle était fatiguée. Un moment, il se trouva près d'elle et il lui dit :

— Il faut absolument que je vous parle.

— Eh bien, parlez-moi, répondit-elle tout haut, mais de l'air le plus calme du monde.

Ce n'est que deux heures après qu'il trouva une autre occasion de lui dire :

— Il faut que je vous parle, mais ailleurs qu'ici et à vous seule.

— Monsieur, dit-elle, je n'ai rien à entendre de si solennel.

Et le soir Henri était redevenu parfaitement amoureux de Sydonie.

Le jour d'après, Émile revint au château. Il paraissait au mieux avec Sydonie. Elle se promena avec lui dans le jardin. Henri était désespéré. Tant il est vrai qu'avec la première venue et des obstacles, on peut faire une passion. A propos d'une plaisanterie qu'il eût laissé passer sans y faire attention en toute autre circonstance, il adressa à Émile quelques paroles assez aigres. Quand celui-ci fut parti, sa mère lui dit :

— Vous voudrez bien vous rappeler qu'Émile est votre oncle, et ne plus vous permettre de lui parler sur ce ton.

— Émile est à peu près de mon âge, quoique mon oncle, répondit Henri ; il a de son côté, à mon égard, un ton qui ne me convient pas; s'il n'est pas content de moi, il n'a qu'à me le dire.

— Ce ton de spadassin serait parfaitement ridicule partout ailleurs ; ici, il est de plus tout à fait odieux. Les Aunaies ont été récemment le théâtre, sous prétexte de point d'honneur, d'un meurtre qui a provoqué la vengeance des lois. Je ne veux rien entendre qui rappelle ce funeste préjugé du duel.

Henri ne prêtait à ces paroles, que prononça Cécile avec amertume, qu'une attention médiocre. Sydonie avait levé les épaules quand il avait proféré sa rodomontade en réalité assez ridicule. Cette marque de mépris l'exaspérait ; il voulut s'approcher d'elle, mais elle l'évita.

La tante Isabelle dit à Sydonie :

— Venez vous promener avec moi dans le jardin.

Henri se leva comme pour se mettre en tiers dans la promenade. Mais sa mère le retint. Elle parla encore de son air ferrailleur.

— Je sais, dit-elle, à qui vous devez ces façons qui ont le tort d'être de très-mauvaise compagnie. Ces principes de votre oncle, qui mettait un sabre et un pistolet au-dessus de toutes les lois, ne seront jamais admis ici.

XIV

Quand madame de Vorlieu et mademoiselle de Pontaris furent suffisamment éloignées de la maison, la première dit :

— Voyons, mon enfant, parlons sérieusement et franchement : voulez-vous, oui ou non, épouser Henri ?

— Je le veux bien, madame.

— Qu'est-ce alors que votre manière d'être avec Émile?

— Je vous ai entendue vous-même, madame, dire qu'un peu de coquetterie était nécessaire pour captiver les hommes.

— Oui, mais je trouve que vous allez bien loin ; il faut inquiéter les hommes, les irriter même, mais il ne faut pas les humilier. Faites ce que vous voulez du cœur d'un homme, percez-le de mille traits, écorchez-le, broyez-le : il ne vous en aimera pas moins pour cela ; mais ne touchez pas à sa vanité, ne blessez pas son orgueil : si vous le faites, il vous échappera. Êtes-vous bien sûre de vous-même? Émile ne vous occupe-t-il pas un peu plus qu'il n'est nécessaire pour la réussite de nos projets?

— Je vous parlerai à cœur ouvert, madame; je crois que M. Émile me plairait plus que M. Henri. Son habitude du monde, son élégance, son ton, ses manières, tout en lui flatte davantage mon imagination; mais je ne traite pas légèrement le mariage : je sais que c'est une revanche qu'il est donné à la femme de prendre, quand elle a eu un mauvais numéro au jeu de hasard de la naissance et de la fortune. La personne de M. Émile me plairait, je crois, davantage, mais le mariage avec M. Henri me convient mieux. La fortune de M. Émile Golbert serait insuffisante pour l'existence que je veux trouver dans le mariage. Le nom de M. Henri Reynold des Aunaies me convient également mieux. D'ailleurs, si M. et ma-

dame Reynold sont engagés envers moi, je me crois engagée envers eux.

— Effaçons cette dernière phrase, mon enfant : elle ne me fait aucun effet. Vous prenez le mariage en personne raisonnable. Un beau nom et une belle fortune peuvent seuls assurer à une femme une position honorable dans le monde. Que votre mari ait le nez plus ou moins effilé, les yeux bleus ou noirs, cela ne changera rien du tout à votre position. Vous avez donc raison de dire que le mariage avec Henri vous convient mieux. Eh bien alors, il ne faut pas le faire manquer ; il faut craindre que le goût que vous avez pour Émile ne vous entraîne à outrer le quelque peu de coquetterie que vous croyez nécessaire pour tenir Henri en haleine. Ne vous y trompez pas, vous parlez à l'imagination de Henri. Vous avez un brillant de beauté qui le séduit, mais il a aimé Marguerite, la fille de Rodolphe. Marguerite est plus belle que vous. Vous froncez le sourcil ; c'est un enfantillage. Vous êtes une fille intelligente, il faut voir les choses comme elles sont. Un général qui ne s'informerait pas rigoureusement du nombre de ses soldats se ferait battre honteusement à la première occasion. Il faut savoir juste ce qu'on a de beauté. Si vous vous exagérez vos avan-

tages, vous vous ferez battre ; si, au contraire, vous appréciez les choses comme elles sont, vous suppléerez à ce que vous pouvez avoir de moins par l'adresse et l'esprit. Marguerite est plus belle que vous, mais vous avez beaucoup de chances de plaire plus qu'elle au plus grand nombre des hommes. Mais il faut vous défier de Henri. Quoi que j'aie pu faire, il a été élevé presque tout à fait par son oncle. Il a presque tous ses défauts, mais aussi quelques-unes des qualités qu'il faut que je reconnaisse à Rodolphe. Outre que Henri a aimé Marguerite, il se croit lié avec elle par une sorte de promesse tacite. Leur union était pour les deux frères un rêve très-tendrement caressé. Je n'ai qu'une confiance modérée dans l'amour que lui donne votre beauté. Je voudrais que vous eussiez l'adresse de l'engager. Je voudrais qu'il vous eût fait quelque serment solennel. Soyez sûre qu'alors il se croirait lié avec vous et délié avec Marguerite. D'ailleurs, ce terrible Reynold peut reparaître ici. Il ne renoncera pas sans peine au désir de voir Henri épouser la petite-fille de l'écrivain public. Mais si Henri lui dit : « Je suis engagé avec Sydonie par une promesse sérieuse, solennelle, sacrée, » Rodolphe abandonnera la partie. J'ai eu le temps de l'étudier. Il est en

tout semblable à son père. Hâtez-vous donc, ne jouez pas trop avec Henri, parce que Marguerite est là, et qu'il ne faut qu'un moment de mauvaise humeur ou d'admiration, ou encore le retour de Rodolphe, pour que notre jeune homme nous échappe. Engagez-le par un bon gros serment ; ni lui ni Rodolphe n'auront rien à y opposer. Qu'il croie son honneur intéressé à vous épouser, et il vous épousera ; son oncle lui-même lui en ferait au besoin une loi.

XV

Sydonie réfléchit sur les paroles de la tante Isabelle. Aussi, quand elle vit, le soir, Henri se promenant sous ses fenêtres, elle entr'ouvrit ses persiennes.

— Sydonie, lui dit-il, par pitié, donnez-moi une occasion de vous parler ; c'est très-probablement pour la dernière fois, et vous serez délivrée à jamais de mes importunités.

— Ne pouvez-vous me parler d'où vous êtes?

— C'est impossible.

— Ne pouvez-vous remettre à demain ce que

vous avez à me dire, et nous causerons en nous promenant dans le jardin?

— Non! je n'attendrai pas une minute de plus. J'ai trop souffert. Si vous refusez de m'entendre, je saurai ce que cela veut dire, et je suis décidé à ne pas me coucher sans avoir pris une résolution sur laquelle je ne reviendrai pas.

— Eh bien! puisque vous êtes si opiniâtre, je vais descendre au jardin. Nous nous promènerons un quart d'heure, juste, et vous me direz ce grand mystère qui ne peut attendre jusqu'à demain. Attendez que tout le monde soit couché et qu'il n'y ait plus de lumières dans le château.

En effet, fidèle à sa promesse, plus fidèle à ses projets, une demi-heure après, Sydonie apparaissait comme une ombre légère au détour d'une allée. Elle posa un peu tremblante sa main sur le bras de Henri. Celui-ci fit quelques pas.

— Où me conduisez-vous?

— A quelque distance du château, qu'on ne nous voie pas et qu'on ne nous entende pas.

Ils ne tardèrent pas à disparaître sous une allée de platanes. Je ne répéterai pas leur conversation, le sommaire suffira. Henri voulut

savoir pourquoi Sydonie avait avec lui des airs dédaigneux. Il demanda si elle aimait Émile. Mademoiselle de Pontaris lui parla de Marguerite. Il avoua les projets de son père et de son oncle, il ne cacha pas que jusqu'à un certain moment il prévoyait avec plaisir la réalisation de ce projet, il croyait éprouver pour Marguerite tout l'amour qu'il est possible d'éprouver; mais depuis ce certain moment il avait vu, à n'en pas douter, que ce qu'il avait pris pour de l'amour était un sentiment doux et tendre, il est vrai, mais calme et presque froid, quelque chose de fraternel. Cependant il redoutait le chagrin que cette découverte ferait, non pas à son père, qui avait changé d'idée, mais à son oncle et peut-être à Marguerite. Certes, s'il était aimé de Sydonie, il saurait tout braver; mais s'il fallait se voir dédaigner, se voir préférer un autre, il épouserait Marguerite, il se résignerait au bonheur qu'on lui avait préparé dès sa naissance.

Sydonie comprit alors combien la tante avait raison. Elle montra à son tour quelque crainte de n'être pas aimée, quelques inquiétudes au sujet de Marguerite. Henri la rassura, et tous deux finirent par se jurer un éternel amour.

Le jour allait paraître quand ils se séparèrent.

Sydonie dit à Henri :

— Henri, je compte sur votre honneur; si vous ne tenez pas vos serments, je suis perdue.

Henri couvrit la main de Sydonie de baisers passionnés. Tous deux regagnèrent séparément leur appartement. Henri ne dormit pas de la nuit; il était enivré.

Le lendemain, la tante dit à Sydonie :

— Allons, tout ira bien; mais il ne faut pas perdre de temps; il faut surtout que Rodolphe n'ait pas le temps d'arriver, car avec ce diable d'homme on n'est sûr de rien.

XVI

Dès le jour, Henri alla trouver son père et lui tint à peu près ce langage :

— Je me trompe fort, mon père, ou j'ai cru voir que ma mère et vous aviez quelques intentions relativement à mademoiselle de Pontaris et à moi.

— Tu ne te trompes pas. Après le duel fatal qui a enlevé à Sydonie son seul protecteur, touché de la perte d'un homme que je croyais mon ami, avec lequel j'avais du moins des habitudes d'intimité, touché de la situation d'abandon où

se trouvait cette jeune fille, j'ai fait le serment de remplacer son protecteur. Je me suis laissé entraîner, par ta mère et par ta tante, à y ajouter celui de t'unir à elle, si aucun de vous deux n'y mettait d'obstacles. Depuis, j'ai regretté cette promesse. Le ciel me l'aurait peut-être remise, mais ta mère et ta tante sont moins indulgentes. Cette parole imprudente venait détruire un projet que Rodolphe et moi nous avions formé dès ta naissance et dès la naissance de sa fille, projet que venait confirmer la douce intimité qui s'était établie entre Marguerite et toi. J'espérais que tu aimerais Marguerite, et que ma parole se trouverait ainsi dégagée. Si tu aimes Sydonie, je n'ai plus rien à dire. Viens chez ta mère.

Madame de Vorlieu était chez Cécile. Albert dit en entrant :

— Voici Henri qui me demande la main de mademoiselle de Pontaris.

Cécile embrassa son fils.

— Eh bien, dit-elle, n'est-ce pas notre vœu le plus cher?

— Henri est bien jeune, risqua Albert.

— On n'est jamais trop jeune, dit la tante d'un ton sentencieux, pour entrer dans le port et dans l'abri du mariage. Vous-même, mon neveu, ne vous êtes-vous pas marié très-jeune?

Et votre frère Rodolphe, votre héros, n'était-il pas plus jeune que vous encore, lorsqu'il a confié son bonheur à la fille de l'écrivain public M. Dauphin?

— Ma tante, M. Dauphin est le plus honnête homme que je connaisse; pour Agathe, c'est une vertueuse et charmante femme. Et cette sœur, que m'a donnée mon frère, je l'aime comme si elle m'avait été donnée par mon père.

— Ne nous fâchons pas, mon neveu, au moment où vous venez nous donner une bonne nouvelle.

— Mon cher Albert, dit Cécile, je comprends les sentiments de votre cœur : il aurait à souffrir si votre frère était ici lorsque nous conclurons ce mariage qui doit détruire des projets qu'il avait formés.

— Que nous avions formés, Cécile.

— N'importe! Ne vous sera-t-il pas plus commode de lui écrire en lui expliquant ce qui se passe, et de faire le mariage avant son retour?

— Oui, si ce mariage est résolu; mais mademoiselle de Pontaris y consent-elle?

— C'est ce que nous allons savoir dans un instant, en nous transportant chez elle, mon neveu et moi.

Sydonie accepta avec reconnaissance ce lien

nouveau qui l'unissait à la famille des Aunaies et de madame de Vorlieu, qu'elle serait très-heureuse de pouvoir aussi appeler comme tout le monde dans la maison « *la tante Isabelle.* »

Une nouvelle conférence eut lieu, dans laquelle il fut décidé : 1° qu'on ferait le mariage à l'expiration des délais strictement nécessaires; 2° qu'on écrirait à Rodolphe pour le prévenir.

La tante avait un troisième projet qu'elle garda secret : c'était d'aller annoncer elle-même l'événement à la ferme; c'était un petit régal féroce qu'elle se réservait.

Albert écrivit à son frère : il lui rappelait leurs projets, que l'amour qui paraissait s'épanouir dans les deux jeunes cœurs de Marguerite et de Henri, comme deux fleurs printanières, semblait si bien favoriser; il lui parlait de ce duel dont les causes étaient pour lui restées si obscures, et dont les conséquences avaient été si funestes : la mort pour Clodomir de Pontaris, la fuite et l'exil pour Rodolphe. Il avait, dans le premier moment, promis solennellement de servir de protecteur à Sydonie; par un entraînement moins justifiable, il avait promis de lui faire épouser Henri ; cette promesse n'avait pas tardé à l'inquiéter, mais il s'était tranquillisé en pensant que si Henri aimait Marguerite, comme

tout devait le faire croire, lui, Albert, se trouverait naturellement dégagé de sa promesse, et que leurs rêves pour l'avenir de leurs enfants se trouveraient naturellement réalisés. Mais Henri, soit qu'il eût cédé aux suggestions de Cécile et de madame de Vorlieu, soit par suite de l'inconstance naturelle au cœur humain, venait de lui demander positivement la main de mademoiselle de Pontaris; leurs projets étaient donc détruits; il en était, pour sa part, profondément affligé.

Il pensait bien, du reste, qu'il irait passer quelque temps avec Rodolphe à Lausanne.

La lettre faite, Albert la porta à Dauphin.

— Voici, père Dauphin, lui dit-il, une lettre que j'ai écrite les larmes aux yeux et qui causera un grand chagrin à mon frère. Envoyez-la-lui; dites-lui qu'il ne me fasse pas de reproches, que j'ai autant besoin de consolations que lui; qu'il a toujours été le plus fort de nous deux, mon appui, mon recours, et qu'il ne l'oublie pas en cette occasion.

— Ce pauvre Rodolphe n'a pas besoin de nouveaux chagrins.

— Et celui-ci le frappera vivement, car Rodolphe a les sensations plus vives dans ceux

qu'il aime qu'en lui-même ; il a plus mal à la tête des autres qu'à la sienne propre, et il s'agit de projets qui nous étaient bien chers à tous deux.

— Voulez-vous voir Agathe et Marguerite?

— Oh ! non... Je suis pressé ; un autre jour.

Et comme Albert sortait de la ferme, il vit la tante Isabelle qui y entrait.

— Ma tante ! au nom du ciel, prenez garde ! lui dit-il.

Puis, il continua sa route en disant :

— Je suis sûr qu'elle va faire du mal.

Albert ne se trompait pas. Madame de Vorlieu s'excusa presque auprès d'Agathe de ne pas être venue depuis longtemps à la ferme ; mais on avait été très-occupé au château, et on n'était pas au bout. Il allait y avoir un mariage. Henri avait demandé la main de mademoiselle de Pontaris; il en était amoureux comme un fou. Sydonie avait donné son consentement ; le mariage aurait lieu dans dix jours. A propos, avait-on des nouvelles de Rodolphe ?

La tante se leva. Pas un mot échappé à Agathe ni à Marguerite ne lui avait donné la joie qu'elle était venue chercher. Il fallait bien se contenter de l'altération du visage. Elle sortit en *promettant* de revenir bientôt.

A peine fut-elle dehors, qu'Agathe, qui n'avait pas eu la force de la reconduire, ouvrit en pleurant les bras à sa fille. Marguerite, pâle, les yeux hagards, se précipita dans les bras de sa mère et y tomba évanouie. Les plus tendres caresses, les secours les plus empressés la rappelèrent bientôt à la vie.

Au premier moment les deux femmes n'avaient rien à se dire.

Plus tard Agathe questionna sa fille. Celle-ci lui rapporta les diverses circonstances qui l'avaient depuis quelque temps tour à tour réjouie et désespérée.

— Ce sera un grand chagrin pour ton père, dit Agathe.

— Pauvre père! Quel malheur qu'il ne soit pas ici! J'aurais tant besoin de vous tenir tous les deux dans mes bras.

XVII

Au château, Henri était de son côté très-malheureux. Il avait cédé à un moment d'ivresse plus d'à moitié préparé par Sydonie. Il voyait son honneur engagé à réparer sa faute, et le voile était déchiré. Il voyait clair dans son cœur. Sydonie avait frappé son imagination, avait enivré ses sens, mais il aimait Marguerite, il n'aimait que Marguerite. Par moments, il avait envie de s'aller jeter aux pieds de Sydonie et de lui avouer tout. Mais que diraient sa mère et sa tante? Que dirait-il lui-même lorsque Sydonie lui rappellerait le serment solennel qu'il

lui avait fait? D'autres fois, il voulait au moins s'expliquer avec Marguerite. Ne rien lui dire, c'était la traiter avec un dédain qui était bien loin de son cœur; lui tout dire, il n'en avait pas le droit, c'était le secret de Sydonie, au moins autant que son secret à lui.

Cependant il se décida à écrire à Agathe :

« Ma chère tante, dites, si vous voulez, à Marguerite, et au moins sachez vous-même que je suis le plus malheureux des hommes; j'aime, j'adore Marguerite, et je vais en épouser une autre. L'honneur, qui m'oblige à me conduire ainsi, me défend de vous en dire davantage. »

Agathe hésita à montrer cette lettre à Marguerite. Il pouvait être dangereux de lui rendre une vague espérance, car tout ne devait pas paraître perdu à la pauvre enfant, s'il était vrai que Henri l'aimât encore. Elle voulut à ce sujet consulter le père Dauphin. Dauphin répondit qu'elle ferait bien d'attendre, et qu'il allait consulter Rodolphe.

Rodolphe fut profondément attristé en recevant la lettre de son frère. Il vit là la main de la tante Isabelle et la main de Cécile. Il pleura

en songeant au chagrin de sa pauvre petite Marguerite, chagrin qu'il se reprochait amèrement d'avoir provoqué lui-même en cultivant cet amour pour Henri qui germait dans le jeune cœur de Marguerite.

Au premier moment de sa douleur, il dit :

— C'est trop, cette femme me fait la guerre avec trop d'acharnement ; elle aura la guerre à son tour. Ma générosité n'a fait que l'encourager ; à son tour à souffrir et à pleurer !

Et il écrivit une longue lettre à Albert. Dans cette lettre, il lui racontait tout ; il lui disait que lui, Albert, lui avait tiré une balle qu'il avait, lui, Rodolphe, fait extraire de son bras, et que c'était avec cette balle qu'il avait tué Clodomir. Il lui disait les causes de ce duel, et aussi les causes de son exil et de son emprisonnement. Il lui disait : « Ces deux femmes sont deux monstres, il faut les chasser. » Mais il relut sa lettre, il se rappela l'amour aveugle d'Albert pour Cécile, il songea à son désespoir ; il déchira la lettre.

— Si j'étais libre, dit-il, j'emmènerais cette chère Marguerite faire un voyage, je ferais tout pour qu'elle n'assistât pas à ce mariage. De toute façon, quand elle devrait être avec moi dans ma prison, je ne veux pas qu'elle subisse le supplice

de voir Henri épouser mademoiselle de Pontaris.

Il écrivit en ce sens au père Dauphin : « C'est après-demain qu'on me juge, lui disait-il ; si je suis acquitté (et je prie le ciel avec ferveur pour être acquitté), j'irai passer quelques heures au milieu de vous, puis j'emmènerai Marguerite pendant quelque temps. Si je suis condamné, vous direz tout à Marguerite ; vous lui direz que son père est en prison ; vous me l'amènerez, et j'espère faire naître dans son esprit des idées qui calmeront sa légitime douleur. »

Au château, on s'occupait activement des préparatifs de la solennité. On faisait pour Sydonie les toilettes les plus brillantes. Émile seul paraissait très-agité en sens contraire. Sydonie lui plaisait, et il avait cru être de sa part l'objet d'une préférence marquée. Le jour de la promenade au bord de la rivière, une déclaration formelle n'avait pas été mal accueillie ; il avait, d'autre part, des raisons assez puissantes de voir avec chagrin le mariage de Sydonie avec Henri. Il s'était plus d'à moitié ruiné, et même il avait eu, comme sa sœur, tout ce qu'il pouvait espérer du vivant de ses parents, qui étaient encore jeunes et dont, au reste, la fortune avait été considérablement diminuée par l'issue mal-

heureuse d'affaires de bourse. Sydonie passait pour riche : on n'avait pas ébruité l'état dans lequel Clodomir avait laissé la fortune de sa pupille, réduite à peu près à la moitié.

C'était une occasion de relever sa situation, qu'Émile avait cultivée avec soin, et il était à la fois triste et humilié de se voir supplanté par un petit jeune homme comme Henri. Il essayait d'avoir une explication avec Sydonie, de lui rappeler comment elle avait encouragé son amour ; mais celle-ci, qui, sans savoir précisément l'état des affaires d'Émile Golbert, savait Henri plus riche que lui, faisait taire facilement le sentiment de préférence qui naturellement l'aurait entraînée vers Émile.

— Quel malheur, disait-elle en elle-même, que je ne puisse pas jouir avec Émile de la fortune de Henri !

Malgré tout le soin qu'elle mettait à éviter Émile, il réussit à lui dire :

— Ce soir, à onze heures, quand tout le monde sera couché, je serai sous votre fenêtre ; il faut absolument que je vous parle.

— Au nom du ciel ! n'y venez pas, dit Sydonie ; vous me perdriez.

— Ce n'est pas trop de vous demander un quart d'heure de conversation ; je vous promets

ensuite de ne plus vous parler d'un amour auquel vous aviez permis d'espérer un sort plus heureux.

— C'est impossible.

— Je vous jure, alors, que je réclamerai tout haut le résultat de vos promesses et que je rendrai ce funeste mariage impossible, dussé-je tuer Henri !

— Homme cruel ! Eh bien, j'y serai.

— A ce soir donc.

XVIII

Le soir, en effet, lorsque le silence se fit au château, Émile se trouva sous la fenêtre de Sydonie. Elle fut longtemps sans ouvrir ; elle hésitait, elle craignait. Mais il jeta de petites pierres dans les vitres. Alors elle parut sur son balcon.

— Partez, au nom du ciel ! lui dit-elle à voix basse, si vous ne voulez pas me perdre.

— Un mot seulement. Vous m'avez promis que nous causerions un instant.

— Non, soyez raisonnable, soyez bon, allez-vous-en.

— Alors, prenez cette lettre, je viendrai demain chercher votre réponse.

— Je ne dois pas recevoir de lettre, et je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez.

— N'importe, lisez la lettre et donnez-moi la réponse.

— Je n'écrirai pas une ligne.

— Qui vous dit d'écrire ? Vous me direz simplement oui ou non.

— Eh bien, je vous dis non d'avance.

— C'est bien présomptueux. Vous ne savez pas ce que je vous demande. Tenez, voici la lettre.

Et il la jeta sur le balcon.

— A demain, à la même heure.

— J'entends du bruit, j'entends marcher sous les arbres. Pourvu que personne ne nous ait vus!

— C'est le vent dans les feuilles.

— Allez-vous-en.

— Adieu, à demain.

Sydonie ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait cru entendre marcher sous les arbres. Un homme, en effet, avait entendu à peu près toute sa conversation avec Émile. Cet homme était Rodolphe.

Rodolphe avait été acquitté par le tribunal.

Le jugement rendu à une heure assez avancée, il avait été néanmoins mis immédiatement en liberté, et s'était mis en route pour les Aunaies. Malgré son désir d'embrasser les hôtes de la ferme et surtout la pauvre petite Marguerite, qu'il savait malheureuse, il avait voulu voir d'abord Albert, et savoir si tout était bien réellement fini. La lettre de Henri à Agathe, lettre qu'on lui avait envoyée dans sa prison, lui semblait mettre tout en question, puisque c'était Marguerite que Henri aimait. En se dirigeant vers le château, il avait entendu des voix qu'il n'avait pas tardé à reconnaître, et comme il voyageait en pays ennemi, il avait pensé qu'il était bon d'écouter.

— A part le chagrin que cause à Henri, à ce qu'il paraît, et certainement à Marguerite, à Albert, à Agathe et à moi, la perte de nos espérances, voici, se dit-il, un sot mariage qui se prépare.

XIX

Rodolphe arriva auprès d'Albert qui allait se coucher. Les deux frères s'embrassèrent.

— Tu arrives de Lausanne?

— Non, mon ami, j'arrive de Paris.

— Et que faisais-tu à Paris?

— J'y étais en prison, où j'attendais mon jugement. Grâce à Dieu, j'ai été acquitté. Me voici. Nous ne nous séparerons plus, après toutefois un petit voyage que je vais être obligé de faire.

— Quel bonheur! tu es acquitté! Mais com-

ment est-ce que je ne te savais pas en prison? Et ces lettres qui venaient de Suisse?

— C'était un chagrin que je voulais épargner à toi et à ceux de la ferme. Les lettres de Suisse, c'était une invention que nous avions eue, le père Dauphin et moi, pour vous tromper tous.

— Comment! tu étais en prison, mon pauvre Rodolphe, et tu me le cachais!

— Quand je te cache quelque chose, Albert, c'est pour t'épargner un chagrin. Songe toujours que tu es le but de ma vie, et que je n'ai pas perdu de vue un instant les promesses que nous nous sommes faites sur la tombe de nos chers parents.

— Mais je serais allé te voir, passer avec toi dans ta prison tout le temps possible.

— C'est ce que nous aurions fait si j'avais été condamné; mais ce que je voulais surtout épargner à Agathe, à Marguerite et à toi, c'était l'anxiété causée par l'incertitude de l'événement. De ce côté, tout va bien. Embrassons-nous de bon cœur et n'en parlons plus.

— De quel voyage me parles-tu?

— J'ai reçu ta lettre.

— Hélas!

— Eh bien! il faut que j'emmène Margue-

rite, que je soigne son pauvre cœur blessé. Je ne veux pas qu'elle soit ici au moment du mariage.

— Quel malheur que les choses aient ainsi tourné !

— Henri est-il au château ?

— Oui.

— Voici une lettre qu'il a écrite à Agathe. Dans cette lettre, il prétend qu'il cède à une dure nécessité en épousant mademoiselle de Pontaris.

— C'est singulier ! dit Albert après avoir lu la lettre. C'est lui qui est venu me prier de lui faire épouser Sydonie.

— Il faut qu'il nous explique cette lettre ; fais-le appeler.

Henri était couché et ne dormait pas. Il se leva et vint dans la chambre de son père. Au premier moment il embrassa son oncle avec effusion ; puis il baissa les yeux et ne parla pas.

— Henri, qu'est-ce que cette lettre ? lui dit Rodolphe.

— C'est une lettre que j'ai écrite à ma tante Agathe.

— Que veut dire cette lettre ?

— Elle ne contient que la vérité.

— Ce n'est donc pas avec joie que tu épouses Sydonie ? demanda Albert.

— J'aime Marguerite.

— Pourquoi alors m'as-tu demandé avec tant d'instances à épouser mademoiselle de Pontaris, quand ton oncle et moi nous aurions été si heureux de te voir épouser Marguerite?

Henri baissa la tête et ne répondit pas.

— Ta mère et ta tante prétendent que tu es passionnément épris de Sydonie.

— J'avoue que sa beauté, l'inusité de ses manières, la hardiesse de son esprit m'avaient séduit un moment.

— Eh bien?...

— Mais aussitôt que j'ai regardé dans mon cœur, j'ai vu que je n'aime et que je n'aimerai jamais que Marguerite.

— Mais alors ce mariage sera horrible pour mademoiselle de Pontaris et pour toi ?

— Pour moi du moins, car je remplirai tous mes devoirs envers la femme que j'épouserai.

— Ton premier devoir envers elle est de ne pas la tromper et de ne pas lui faire croire que tu l'aimes si tu en aimes une autre.

— Il n'est plus temps, il faut que ce mariage se fasse!

— Je pense, au contraire, que je ne dois pas te laisser aller plus loin ; je vais consulter ta mère et ta tante Isabelle.

— Au nom du ciel! n'en faites rien, mon père.

— Il le faut bien, puisque je n'obtiens de toi que des charades et des logogriphes.

— Si je n'épouse pas Sydonie, je suis déshonoré.

— Mais tu ne feras pas non plus une action fort honnête en l'épousant sans l'aimer, en te chargeant de devoirs auxquels tôt ou tard tu manqueras.

— N'importe! je dois épouser Sydonie.

— Tu le lui as promis?

— Oui, et ma promesse est sacrée.

— Alors, il n'y a plus rien à dire; c'est un malheur, c'en sera un plus grand plus tard, mais fais ton devoir. Adieu, Albert. Accompagne-moi un peu.

— Ah! mon oncle, je suis bien malheureux!

Quand Albert et Rodolphe furent hors du château, Albert dit à Rodolphe :

— Tout le monde sera donc malheureux de ce mariage? Je ne le laisserai pas faire!

— Sydonie seule peut le rompre; ni toi, ni moi, nous n'avons le droit de nous y opposer. Je craignais que Henri, qui est mon fils comme à toi, n'eût cédé à une versatilité que je n'aimerais pas à voir dans son caractère; il a été en-

traîné sur une pente où il est bien facile de glisser ; il accomplit un devoir, c'est un honnête garçon.

— Mais enfin, quel sera le résultat de cette union ?

— Très-mauvais pour tout le monde ; je ne vois guère que la tante Isabelle qui y trouvera son compte, son bonheur ne pouvant se faire que du chagrin des autres.

— Ne vois-tu , Rodolphe , aucun essai à tenter ?

— Non, le mariage ne peut être rompu que par Sydonie. Ce qu'il y a de fâcheux encore, c'est que le hasard m'a fait découvrir que sa tendresse pour Henri n'est ni bien ardente ni surtout bien exclusive.

— Mais alors nous serions fous et criminels de les laisser se marier !

— J'essayerai quelque chose demain. Ne parle de rien à personne ; viens me trouver dès qu'il fera jour.

— Bonsoir, mon cher Rodolphe.

XX

Rodolphe entra à la ferme. Ce fut une grande joie de le revoir. Il ne voulait pas avoir à parler de Henri jusqu'à ce qu'il eût tenté la dernière épreuve qu'il avait remise au lendemain. Il embrassa cependant sa fille avec plus de tendresse que de coutume, et il se sentit le cœur serré en la trouvant pâle. Il donna le change à son imagination en leur racontant ce qui lui était arrivé depuis son départ de la ferme. Les deux femmes pleurèrent amèrement en apprenant que, tandis qu'elles le croyaient en Suisse, il était dans une prison.

Dauphin apporta les lettres datées de Lausanne. Entre les lignes qui parlaient de la Suisse, d'autres lignes retracées par le feu en brun foncé parlaient de la prison. Ces lettres arrachèrent encore des larmes à Agathe et à Marguerite.

— Mais tout est fini, disait Rodolphe ; nous ne nous quitterons plus jamais.

Le lendemain matin, Albert était à la ferme à la pointe du jour. Rodolphe lui expliqua ce qu'il voulait tenter.

— En effet, disait-il, s'ils ne s'aiment ni l'un ni l'autre, il sera très-heureux d'amener mademoiselle de Pontaris à rompre une union qu'elle seule peut rompre.

Rodolphe se plaça dans un cabinet d'où il pouvait entendre ce qui se disait dans l'appartement d'Albert, et Albert fit prier mademoiselle de Pontaris de le venir trouver. Elle ne tarda pas à arriver.

— Mon enfant, dit Albert, asseyez-vous et écoutez-moi avec attention. Votre union avec Henri est décidée ; cependant il est une chose que vous ignorez et que je ne dois pas vous cacher plus longtemps. Je ne suis pas aussi riche que je le parais : ce château, les terres qui en dépendent, le luxe qui nous entoure, tout a dû

vous tromper. Mon frère Rodolphe, pour rendre mon mariage possible, m'a abandonné une notable partie de son patrimoine, et de cette façon en effet, grâce à sa générosité, grâce à la dot de mademoiselle Golbert que j'épousais, j'étais riche. Albert, fils unique, était un beau parti; mais de malheureuses circonstances, qu'il serait trop long de vous expliquer, m'amenèrent en peu d'années sur le bord de la ruine. Rodolphe, qui, pendant le même temps, par l'ordre, par le travail, par la simplicité de sa vie, par des chances heureuses, s'était enrichi, vint à mon secours avec le même empressement, mais avec des restrictions dont de nouveaux devoirs lui imposaient la nécessité. Rodolphe était marié et avait une fille. Il racheta mes terres grevées d'hypothèques. C'était me les donner une seconde fois.

« — Cela va de soi-même, me dit-il ; ton Henri épousera ma petite Marguerite ; le château et la ferme sont leurs biens qu'ils réuniront. Il n'importe pas que l'un apporte moins, que l'autre apporte davantage, puisqu'ils réuniront le tout.

« Ce projet, je ne vous le cache pas, ma chère Sydonie, nous plaisait si fort, à mon frère et à moi, que nous ne nous étions jamais avisés

de douter de sa réussite. Une douce tendresse semblait naître entre les deux enfants, et nous ne pensions qu'à remercier Dieu de ce que tout paraissait ainsi concourir à la réalisation de nos désirs. Le malheur qui vous est arrivé nous a imposé le charmant devoir, à Cécile et à moi, de voir en vous un enfant de plus. Peut-être avons-nous été un peu loin en formant des projets d'union entre vous et Henri ; mais, projets ou non, votre beauté a fait le reste. Henri est devenu amoureux de vous et nous a priés de vous donner à lui. Il a obtenu votre consentement. et vous serez sa femme.

« Toutefois, quoique je ne doute pas, ma chère Sydonie, de votre désintéressement, quoique je sois persuadé que vous partagez la tendresse de mon fils et que vous l'aimez pour lui-même, je dois achever de m'expliquer avec vous sur nos affaires d'argent.

« Lors de mon mariage, Rodolphe me donna plus de la moitié de son patrimoine. C'était son droit ; j'acceptai sans hésiter. Mais lorsqu'il s'agit de dégager mes terres hypothéquées, il dut donner l'argent qui devait un jour revenir à sa fille. Si nos premiers projets s'étaient réalisés, cet argent revenait à Marguerite par son mariage avec Henri ; mais aujourd'hui que tout

est changé, Rodolphe n'a pas plus le droit que je n'ai le pouvoir ni la volonté de laisser cette confusion dans nos affaires. Rodolphe, le fermier, est le propriétaire réel de plus de la moitié des terres du château. Il faut qu'il les réserve pour sa fille, à laquelle elles appartiennent. Henri ne peut pas vous apporter en dot la fortune de Marguerite.

« Je le répète, ma chère Sydonie, je vous crois une belle âme; je ne mets pas en doute un seul instant que vos affections sont au-dessus des intérêts matériels. Mais j'ai dû tout vous dire. Vous-même, vous n'êtes pas riche. M. de Pontaris, en mourant, a laissé vos affaires dans un tel état, que sa mort seule peut-être vous a sauvée d'une ruine complète. Quand nous aurons rendu à mon frère ce qui appartient à sa fille, nous n'aurons qu'une bien modeste aisance. Il faudra mettre à bas tout ce luxe qui nous entoure; il nous faudra vivre comme ils vivent à la ferme. Mais un esprit élevé comme le vôtre est fait pour le comprendre : ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur. Nous vivrons simplement; nous renoncerons à Paris et au monde. La nature avec ses magnificences fera notre luxe, et les douces affections de famille remplaceront ce qui nous manquera sous le

rapport de la fortune. C'est dans une honnête médiocrité que les philosophes et les sages de tous les temps ont placé le bonheur. »

Albert récita ainsi pendant dix bonnes minutes des lieux communs sur la pauvreté dont Rodolphe lui avait indiqué la plupart.

Sydonie, frappée comme la foudre, ne l'interrompit pas, et au contraire redoutait le moment où elle serait obligée de parler à son tour. Mais Rodolphe avait tout prévu, et avait recommandé à Albert de lui épargner cet embarras.

— Ma chère Sydonie, dit Albert au moment où elle essayait de balbutier une réponse, pardon si je vous interromps, mais je ne veux pas que vous ajoutiez un mot de plus. Je sais tout ce que l'élévation de votre esprit, la générosité de votre cœur et votre tendresse pour Henri vous feraient dire; mais j'exige positivement que vous ne me répondiez qu'après-demain, ici, à la même heure; pas un mot de plus, je vous en prie; je le veux. Qu'il ne soit fait ni à moi ni à personne aucune allusion à notre conversation de ce matin. Je veux que vous m'en fassiez la promesse formelle.

— Je vous obéirai, monsieur, dit Sydonie.

— Maintenant, mon enfant, quoique je ne

doute pas de votre réponse, je ne veux la connaître que mardi. Si vous agissiez autrement, vous m'offenseriez.

Sydonie se retira.

Rodolphe sortit de sa cachette.

— Eh bien ! mon cher Albert, cette fille-là n'aime pas Henri : elle n'aurait sans cela tenu aucun compte de ta défense, et elle aurait voulu dire sans délai qu'elle l'aimait et l'épousait pauvre comme riche. Peut-être est-ce ce qu'elle fera après-demain. Néanmoins, tu as bien fait de suivre nos conventions et de ne pas lui laisser prendre un engagement à l'improviste. Il faut que Henri disparaisse pendant ces deux jours. Imagine une commission à lui donner à Paris. Du reste, nous n'avons rien dit que de vrai à Sydonie, et la probité t'obligeait à lui parler comme tu as fait. Seulement elle a à rendre ce soir une réponse qui pourra bien être influencée par votre conversation de ce matin.

— Que veux-tu dire ?

— Tu sauras cela plus tard.

XXI

Sydonie était rentrée chez elle dans un grand trouble. Tous ses rêves de grandeur, de luxe, de monde, de succès dans les salons venaient de se dissiper comme une légère fumée. Elle se rappelait avec un sourire amer la phrase d'Albert : « La fortune ne fait pas le bonheur. » Elle relut la lettre d'Émile.

Émile, sans parler de ce changement dans la fortune de Henri, changement qu'il ignorait, semblait cependant faire prévoir à Sydonie que ses espérances au sujet de son mariage avec Henri seraient inévitablement trompées.

« A quelle existence, ma belle Sydonie, lui

disait-il, allez-vous vous condamner? Dans toute cette famille où vous allez entrer, l'oncle Rodolphe finit toujours par être le maître. Ma sœur, avec sa beauté et tout l'amour qu'elle inspire à son mari; madame de Vorlieu, la tante, avec la finesse de son esprit et l'obstination de son caractère, n'ont jamais pu lutter avec un avantage soutenu contre son influence.

« Or, ledit oncle veut absolument qu'on vive à la campagne et dans la pratique de toutes les vertus champêtres. Votre vie sera une longue et ennuyeuse bergerie, sans même un pauvre loup pour rompre la monotonie de cette berquinade; à moins que je n'aie pitié de vous, et que je ne vienne jouer, à votre égard, ce rôle divertissant, par bonté d'âme. Vous serez riche, mais savez-vous à quoi sert l'argent, dans cette famille, sous le règne de l'oncle Rodolphe Ier? On se prive de tout plaisir, on s'habille comme de petits bourgeois, on économise des liards, on remplit des tirelires; avec le produit de ces austérités exercées sur soi-même, on achète un demi-arpent de terre, on en défriche un autre demi-arpent, où on essaye de nouveaux engrais.

« Moi, au contraire, je suis beaucoup moins riche que ne le sera Henri, mais ce que j'ai est

à moi. Je vis comme je veux, et ce que je veux, c'est de vous voir heureuse, brillante, adorée de tous les hommes, enviée et haïe de toutes les femmes. Je ne veux plus manger mon fonds, mais avec mes revenus dépensés avec le talent que m'a donné l'expérience, nous pouvons vivre dans le monde avec un éclat suffisant ; il s'agit de savoir dépenser son argent.

« Pensez-y donc, ma belle Sydonie : vous n'êtes pas faite pour fleurir, vous épanouir et vous faner à la campagne comme une fleur des champs, dans une plaine déserte. Venez au milieu du monde dont votre beauté, vos grâces, votre esprit, vos talents vous donneront la plus légitime des royautés. Si je n'étais pas amoureux de vous, je vous tiendrais le même langage, par probité, par amour de l'ordre, par respect pour ce qui est beau. Si vous épousez Henri, vous serez sous le joug de l'oncle : avant six mois, vous haïrez ces gens et cette vie, etc. »

Quand arriva le moment fixé pour le rendez-vous, Sydonie ouvrit ses persiennes et dit à Émile :

— Montez.

Quand Émile fut dans la chambre de made-

moiselle de Pontaris, il voulut lui baiser la main.

— Asseyez-vous, lui dit-elle; ce que j'ai à vous dire est si sérieux, que je n'ai pas pensé avoir à me défendre d'aucun manque de respect. J'allais céder à un entraînement. Cette famille m'a accueillie dans l'abandon où me laissait la mort de mon tuteur. Je m'étais habituée à lui accorder une grande influence sur moi. Ils avaient l'air si heureux tous de me voir épouser ce jeune homme, que je n'avais pas la force de m'y refuser. Cependant, au moment d'un acte aussi important que le mariage, au moment d'engager ma vie tout entière, j'ai réfléchi mûrement; j'ai pensé que j'aurais trop de temps à me repentir d'une faiblesse. Je n'aime pas M. Henri, et... j'en aime un autre. Ils ont été bons pour moi; mais cependant je ne leur dois pas le sacrifice de ma vie entière. D'ailleurs, celui que... j'aime leur tient aussi par les liens du sang. Plus tard, après le premier moment de désappointement et de dépit, je me retrouverai dans cette famille, si toutefois celui que j'aime ne m'a pas trompée, si ses protestations, si ses serments partent d'un cœur sincère et d'un esprit résolu.

Émile se jeta aux genoux de Sydonie.

— Asseyez-vous; nous n'avons que quelques

instants pour prendre une résolution. Vous m'avez dit que vous m'aimez. Eh bien, je vous aime aussi, et je veux être votre femme. Vous n'êtes pas riche, mais « ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur. »

Tous deux se trompaient. Mademoiselle de Pontaris ne donnait la préférence à Émile Golbert qu'à cause de la révélation que lui avait faite M. des Aunaies sur la fortune de son fils. Elle ne renonçait pour Émile à cette fortune que depuis qu'elle savait qu'elle n'existait pas, et qu'Émile était au contraire plus riche que son neveu.

M. Golbert, de son côté, était plus d'à moitié ruiné; il ne savait pas à quel point Clodomir de Pontaris avait ébréché la fortune de sa pupille. Mais, en tout cas, Sydonie était encore pour lui une bonne affaire qu'il croyait meilleure, Sydonie se donnant bien de garde de le désabuser de l'erreur où il devait être relativement à sa fortune. Chacun d'eux croyait tromper l'autre, le trompait en effet, mais était aussi trompé par lui.

Le résumé de la conversation fut que Sydonie et Émile se promirent de s'épouser sous le plus bref délai. Mais Sydonie ne savait comment se dégager envers les Reynold.

En réalité, il n'était pas bien commode de leur dire : « Ah ! vous n'êtes plus riches? Alors je n'épouse plus votre fils. » Sans dire à Émile la véritable cause de son embarras, elle lui fit facilement comprendre cependant que les choses étant par sa condescendance aussi avancées qu'elles l'étaient, les parents ravis de ce mariage, Henri lui faisant l'honneur d'être passionnément amoureux d'elle, elle avait à traverser, pour suivre leurs projets, trois ou quatre scènes fatigantes et désagréables, qu'elle ne s'en sentait pas la force, et qu'elle était capable d'épouser qui on voudrait pour les éviter.

Il fut donc arrêté qu'il fallait à tout prix éviter les premiers moments de désappointement de la famille Reynold.

Cela convenu, Émile partit.

Le lendemain matin, mademoiselle de Pontaris se dit indisposée et resta au lit. Elle comprenait que, malgré le délai qu'Albert lui avait imposé pour répondre, si elle avait aimé Henri sérieusement, si le changement apporté dans la fortune qu'elle croyait épouser n'avait rien changé à ses résolutions, elle n'aurait pas accepté ce délai, elle n'aurait pas voulu avoir l'air de réfléchir, elle aurait parlé, elle aurait écrit, elle aurait à tout prix fait connaître sans aucun

retard que rien n'était changé. Aussi cette feinte indisposition avait-elle pour but de ne voir personne de la famille, surtout Albert, car elle ne pouvait empêcher Cécile et Isabelle de venir la voir dans sa chambre; mais elle eut soin d'éviter toute conversation.

— Ce n'est rien, dit-elle : une migraine très-douloureuse qui me brise le crâne quand je parle, mais qui sera complétement dissipée demain. Il ne me faut que du calme, du repos, de l'obscurité. Je suis assez sujette à cette indisposition ; jamais elle ne m'a duré plus de vingt-quatre heures.

Naturellement on la laissa seule.

Le lendemain, de très-bonne heure, Isabelle, qui dormait peu, était de nouveau chez mademoiselle de Pontaris. Celle-ci n'était pas dans sa chambre.

— Comment, se dit madame de Vorlieu, est-elle déjà sortie? Est-elle allée se promener dans le jardin? Quelle est cette lettre placée en évidence sur la cheminée? « A madame Isabelle de Vorlieu!... — A madame Cécile Reynold des Aunaies!... »

Et la tante Isabelle ouvrit la lettre avec émotion, la lut et courut chez Cécile, avec laquelle elle s'enferma.

XXII

Dans cette lettre, adressée à madame de Vorlieu et à madame Cécile Reynold, Sydonie leur avouait que depuis longtemps déjà son cœur ne lui appartenait plus ; mais que sa reconnaissance, sa tendresse filiale étaient telles pour Cécile et pour Isabelle, qu'elle n'avait rien trouvé à objecter à un projet qui semblait leur tenir à cœur ; cependant qu'au moment décisif, elle avait pensé que c'était faire son malheur à elle, et ainsi le malheur de Henri, que de passer outre à une union sans amour ; qu'elle avait dû prendre une autre résolution, mais que n'ayant

pas la force de paraître devant elles pour le leur dire, elle leur écrivait ; que craignant les reproches, redoutant un simple soupçon d'ingratitude, elle avait pris le parti de s'enfuir et de se cacher, jusqu'à ce que tout fût terminé et que les deux personnes, pour qui elle avait le plus de tendresse et de reconnaissance, lui permissent de venir implorer son pardon et leur demander la continuation de leurs bontés.

— Comment ! s'écria Cécile, elle n'aimait donc pas Henri ?

— Comment agit-elle avec ceux qu'elle aime, alors ? dit Isabelle, car, d'après ses propres confidences, elle lui avait donné lieu de croire à un sentiment de préférence. Après tout, ce que nous en faisions, c'était pour elle, et aussi contre ce Rodolphe, et pour éviter que votre fils, en épousant la petite-fille de l'écrivain public, ne continuât les traditions de mésalliance que l'on paraît décidé à suivre religieusement dans notre malheureuse famille.

— Je n'y consentirai jamais, dit Cécile ; jamais il n'y aura un lien de plus entre moi et cet odieux Rodolphe !

— Vous n'y pourrez rien faire, ma chère nièce, et on se passera de votre consentement.

— Henri aime Sydonie.

— Le pauvre garçon, en effet, va être victime de tout ceci. Mademoiselle de Pontaris nous prie d'avertir de sa résolution votre mari et votre fils. Allons trouver Albert.

Les deux femmes se dirigèrent vers l'appartement d'Albert; mais elles furent frappées de stupeur quand on leur dit qu'il était sorti, il y avait déjà longtemps, avec son frère Rodolphe.

— Rodolphe! s'écria Isabelle, tout est perdu! C'est peut-être lui qui a enlevé Sydonie.

— Mais il était en prison!

— Il se sera échappé.

Elles se transportèrent chez Sydonie. L'évasion, il était facile de le voir, n'était pas précisément improvisée : Sydonie avait très-soigneusement fait quelques paquets de ce qu'elle avait de plus précieux, se réservant de faire plus tard réclamer le reste. On prit des informations auprès des domestiques; personne n'avait rien vu. On trouva les traces d'une voiture à la porte du jardin.

— Et mon pauvre Henri! dit Cécile.

— Je le plains aussi, dit Isabelle, et j'ai quelques remords d'avoir allumé son cerveau pour les attraits de cette petite pécore. Henri est d'un naturel violent, ardent. Il ne faut pas trop le consoler. Amoureux de Sydonie, il refusera

d'épouser la petite-fille de l'écrivain public. Et qui sait ce qui arriverait si nous pouvions arriver à lui donner des preuves que c'est son oncle Rodolphe qui est cause qu'il perd mademoiselle de Pontaris ? Et puis, faute de preuves, on peut le lui persuader.

— Oh ! prenons garde ! Rodolphe me tuerait encore celui-là.

— Rodolphe l'aime comme son fils. Tout ce qui peut arriver de ce que je vous disais, c'est que Henri rompe le projet de son union avec Marguerite.

— Qui nous délivrera de ce Rodolphe, de ce meurtrier, de cet assassin ?

— Modérez-vous, ma nièce. Vous savez que je vous aime ; écoutez mes conseils : je sais la plaie de votre cœur, je la comprends, mais pour vous, pour Albert, cachez-la ; haïssez Rodolphe, faites-lui tout le mal possible, détruisez tous ses bonheurs, attaquez-le dans ses affections, mais prenez des prétextes, ne parlez jamais du meurtre de ce malheureux Clodomir, ne donnez pour cause à ce que vous ne pourrez dissimuler de votre haine que ses tentatives opiniâtres de faire mésallier votre fils comme il s'est mésallié lui-même, comme son père s'était mésallié avant lui.

— Ah ! ma tante, que je hais cet homme ! Et il est libre, et dans quelques instants peut-être il me faudra subir son odieuse présence !

— Pensez à ce que je viens de vous dire, Cécile, et ne montrez pas à d'autres qu'à moi les blessures de votre cœur. Mais il faut prévenir Henri, le pauvre enfant ! et sinon le consoler, c'est trop tôt encore, du moins amortir le premier coup que va lui porter la fuite de mademoiselle de Pontaris. Je ne veux pas laisser ce soin à son père, je vais le faire appeler.

— Nous voici sous la fenêtre. Montons chez lui.

XXIII

Cécile et Isabelle se firent annoncer chez Henri. Il lisait, ou plutôt, la tête entre ses deux mains, les yeux sur un livre, il pensait à Marguerite qu'il aimait et qu'il allait perdre; à Sydonie qu'il n'aimait pas et qu'il allait épouser ; au mépris qu'il inspirerait à Marguerite, à Agathe, à Rodolphe, au père Dauphin. Mais il était engagé d'honneur ; c'était également l'avis de son père et de son oncle. Tout était perdu : Marguerite et le bonheur.

Les deux femmes échangèrent un regard. Ce

regard voulait dire : « Il paraît triste. Est-ce qu'il aurait déjà appris ce qui se passe ? »

— A quoi, demanda Henri, dois-je l'honneur et la surprise de cette visite matinale ? Jamais, je crois, ni l'une ni l'autre vous n'êtes entrées chez moi.

Cécile embrassa son fils. La tante Isabelle le prit à son tour par la tête et l'embrassa. Cécile se mit à pleurer. Isabelle se contenta d'essuyer ses yeux secs. Henri, qui, le cœur plein de chagrin, n'attendait qu'un prétexte pour l'exhaler, se prit également à pleurer.

— Ah ! ma tante ! il sait tout ! dit Cécile.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau, ma mère ?

— N'as-tu rien appris ce matin ?

— Je n'ai vu personne encore d'aujourd'hui, et je ne suis pas sorti de ma chambre.

— Eh bien ! mon pauvre Henri, arme-toi de courage.

— Vous m'effrayez, ma mère ! Est-il arrivé quelque chose à mon père, à mon oncle, à quelqu'un de la famille ?

Il n'osait pas prononcer le nom de Marguerite.

— Non pas, que je sache ; mais n'as-tu pas d'autres affections ? Hélas ! mon pauvre enfant, c'est quand on croit le bonheur le plus assuré,

que le sort vient nous l'enlever ; tous les rêves joyeux de ton cœur, il faut y renoncer. Mais sois homme, aie du courage, de la force. Sydonie...

— Eh bien ! Sydonie?

— Allons, sois calme. Sydonie... Sydonie ne t'aimait pas, elle s'est enfuie ; votre mariage est rompu.

— Est-ce bien vrai, ma mère, ce que vous me dites là ?

— Hélas ! oui ; mais viens pleurer sur le cœur de ta mère.

— Il est bien certain que mon mariage est rompu ?

— Tiens, vois cette lettre.

Henri lut fiévreusement la lettre.

— Viens, mon fils, viens dans mes bras ; j'ai voulu pleurer avec toi.

— Pleurer, ma mère! il s'agit bien de pleurer! Cette chère Sydonie ! Oh ! la bonne, l'excellente Sydonie ! Merci mille fois, ma belle fiancée ! et à toi qui me l'enlèves, mon cher rival ! je vous bénis tous les deux ! je veux aller à votre noce ! je veux y danser !

— Ma tante, ma tante, sa raison s'égare !

— Pas du tout, ma chère mère ; embrasse-moi !

Et Henri embrassa sa mère et sa tante.

— Je suis le plus heureux des hommes! Vive la liberté! vive la vie! Ah! mais, quelle belle matinée!

Et Henri, ivre de joie, à moitié fou, se livra à toutes les extravagances d'un lycéen qui apprend un congé imprévu; il sauta à pieds joints sur son lit; il mit la pendule sous le lit, les chaises sur la cheminée; il prit sa mère et sa tante par les mains, les força de danser en rond avec lui, et les embrassa encore.

— Mais qu'est-ce que je fais? Il faut que je coure à la ferme.

La tante voulut l'arrêter et se mit devant la porte. Henri sauta par la fenêtre et s'élança vers la demeure de Rodolphe.

— Il est fou! s'écria Cécile; il court vers la rivière!

— Il n'est pas fou, dit la tante, il est simplement très-content.

— Je ne comprends plus rien. Il n'aimait donc pas Sydonie? Mais pourquoi l'épousait-il?

— Oh! cela, je m'en doute: Sydonie avait engagé son honneur. Mais tout est perdu; il aime Marguerite, Rodolphe est lâché, il faut nous apprêter à la noce.

— Ma tante, cette noce n'aura pas lieu!

— Rodolphe est libre, je vais préparer ma robe pour la cérémonie.

— Je vous jure, ma tante, comme je l'ai juré aux mânes de Clodomir...

— Chut! ma nièce, au nom du ciel! Laissez-moi deviner, mais ne me dites pas de ces choses-là. Vous savez ma discrétion. Heureuse de vous sauver la vie, n'ai-je pas fait semblant de ne pas savoir que c'était du poison que je vous ai arraché des mains et presque des lèvres, le jour de ce duel funeste?

— Et moi qui venais consoler mon fils!

— Remettons un peu d'ordre dans cette chambre. Il est inutile que les domestiques voient dans quels excès de joie le précipite son malheur.

XXIV

Il y avait longtemps déjà que Henri avait traversé la rivière; il était entré dans la ferme comme un ouragan; il avait trouvé le père Dauphin dans le jardin, l'avait embrassé et avait failli le renverser; puis il s'était précipité dans une salle où il avait trouvé Agathe et Marguerite. Il s'était jeté aux genoux de Marguerite et s'était mis à fondre en larmes.

Les deux femmes lui demandèrent en vain des explications; son cœur, trop plein de joie et d'amour, débordait enfin, lorsque Albert et Rodolphe entrèrent. Tout ne tarda pas à s'ex-

pliquer. Rodolphe, qui avait prévu et vu l'évasion de mademoiselle de Pontaris, avait été tout dire à son frère, et ils étaient sortis ensemble pour s'entretenir du changement que cet événement venait apporter à toutes les situations de la famille.

On ne pouvait guère expliquer à Marguerite pourquoi Henri se croyait obligé d'épouser Sydonie ; il fallut qu'elle consentît à croire son père, qui lui affirma que Henri n'avait pas cessé de l'aimer, qu'il avait été plus malheureux qu'elle, et qu'elle n'avait pas grand'chose à lui pardonner, même si sa joie de recouvrer sa liberté pour la reperdre à ses pieds ne faisait pas de lui l'homme le plus innocent comme le plus amoureux.

— Je lui pardonne bien, moi, dit le père Dauphin, moi à travers qui il a passé pour venir se jeter à tes genoux.

On passa une heure à faire les plus doux projets. Marguerite alla avec Henri se promener dans leur jardin.

— Monsieur, lui dit-elle, vous ne prendrez plus mes roses pour les donner à d'autres, infidèle et voleur que vous êtes !

Henri baisa tendrement la petite main de Marguerite.

Pendant ce temps, Agathe pleurait de joie : elle avait tant souffert du désespoir morne de sa fille !

— Oh ! j'en suis sûre, disait-elle, Marguerite en serait morte.

Après les premiers instants donnés à la joie, Albert dit :

— Oui, mais Cécile?

— Et la tante Jésabel? dit Rodolphe.

— La tante, ça m'est à peu près égal, dit Albert, mais ma femme!

XXV

Les jours qui suivirent se passèrent dans la joie à la ferme. Henri ne quittait pas Marguerite ; il osait maintenant parler de l'avenir, et c'est du passé qu'il évitait de s'entretenir. Marguerite, de son côté, lui avouait son chagrin. Henri appelait Agathe sa mère ; celle-ci s'oubliait quelquefois, et l'appelait « mon fils. »

Au château, au contraire, tout était dans le trouble et dans l'agitation. La tante reconnaissait l'ascendant de l'étoile ou du caractère de Rodolphe ; elle était presque résignée et

ne doutait pas du mariage de Marguerite avec Henri.

Cécile, au contraire, était dans un état d'exaspération difficile à décrire. Elle eut des accidents nerveux à cause desquels ou sous prétexte desquels elle passa plusieurs jours dans son lit. Rodolphe voulait la voir et causer avec elle. Elle refusa opiniâtrément de le recevoir.

Albert mit tout en usage pour obtenir son consentement au mariage de Henri. Elle fut inflexible.

— Vous n'êtes ni juste ni bonne, Cécile, lui disait-il ; j'avais bien, moi, consenti à lui faire épouser mademoiselle de Pontaris, et cependant cette union nous causait un vif chagrin, à moi et à des personnes que j'aime plus que moi-même ; et vous, quand tout le monde est d'accord, quand tout le monde est heureux, seule vous venez mettre obstacle à ce qui nous comble de joie !

— Je sais bien que vous passerez outre, que ma volonté sera impuissante ; il suffit d'ailleurs que votre frère le veuille pour que je n'aie qu'à me soumettre. Quand je vous ai épousé, je savais que je me donnais un maître ; mais au moins c'était un maître qui me disait qu'il m'aimait et qui me l'avait persuadé. Je n'aurais

pas consenti à en avoir deux, à avoir surtout pour second maître M. Rodolphe, qui me hait, et auquel je le rends bien. J'acceptais un maître, mais je ne savais pas que ce maître était un esclave.

— Épargnez-vous, chère Cécile, ces tentatives pour désunir Rodolphe et moi. Vous avez failli y réussir un moment, grâce à des circonstances mystérieuses et fatales qui sont venues vous aider. Mon frère a été fugitif, exilé, prisonnier, et je n'ai pas été pour lui ce que j'aurais dû être, ce qu'il aurait été pour moi. Il me l'a pardonné.

— Vous lui avez bien pardonné, à lui, d'avoir assassiné votre ami.

— Rodolphe n'a pas assassiné Clodomir : ils se sont battus ; Rodolphe a été blessé ; il prétend avoir de bonnes et sérieuses raisons pour s'être battu avec M. de Pontaris. Je le crois, et j'aurais dû le croire plus tôt : Rodolphe n'a jamais menti. Nous nous sommes promis, lui et moi, de ne jamais parler de cette époque où je me suis laissé emporter par la fureur au point de tirer un coup de pistolet sur mon frère, sur mon bienfaiteur ! Je ne veux pas chercher à quel point vous m'avez poussé à ce crime ; mais ce que je sais bien, ce que je puis vous dire, c'est

que si j'avais tué mon frère, je vous aurais tuée, et me serais tué ensuite. Rodolphe m'a presque prouvé que j'étais excusable. J'ai fait semblant de le croire, parce que cela l'affligeait ; mais j'ai commis un grand crime. N'espérez donc jamais séparer Albert et Rodolphe. Maintenant, soyez sûre d'une chose : c'est que ce mariage se fera. J'avais cédé relativement à Sydonie. Ce n'est pas ma faute si cette jeune fille s'est conduite si étrangement. Je faisais, entraîné par vous, le malheur de toute ma famille, de Henri lui-même. Le ciel m'a épargné ce nouveau crime : Henri épousera Marguerite. Il dépend de vous de mêler des pleurs à la joie, de gâter notre bonheur à tous, mais il ne dépend pas de vous d'empêcher ce mariage.

Les deux époux essayèrent inutilement et par tous les moyens de se vaincre mutuellement. Les prières, les reproches, les menaces, tout fut sans résultats. Cécile employa de plus qu'Albert les larmes, les attaques de nerfs, les convulsions; elle jura que le mariage ne se ferait pas. Albert jura qu'il se ferait. Elle essaya d'influencer Henri ; Henri se jeta à ses pieds, la conjura de consentir à son bonheur, mais en même temps jura qu'il n'aurait jamais d'autre femme que Marguerite.

Ce qui mettait le comble à l'exaspération de Cécile, c'est que, malgré son opiniâtre résistance, on faisait tous les préparatifs nécessaires pour le mariage. Albert avait eu une sorte de discussion avec son frère. Albert voulait, ce qui eût été tout naturel en d'autres circonstances, que Marguerite et Henri habitassent le château, et il faisait préparer leur appartement. Rodolphe prétendait que jusqu'à ce que Cécile eût pris son parti, il valait mieux que les jeunes époux restassent à la ferme, et il avait, de son côté, tout préparé pour les loger.

Mais un autre obstacle ne tarda pas à s'élever, et il vint cette fois de la douce et timide Agathe, qui avait retrouvé je ne sais où une volonté dont elle ne s'était pas servie une seule fois depuis son mariage, se trouvant si heureuse de ce que Rodolphe lui servait chaque jour sa vie et son bonheur tout préparés et tout faits. Mais elle expliqua qu'il lui serait bien pénible que sa fille épousât Henri sans le consentement de Cécile; que sa fille aurait à subir trop d'humiliations; qu'en la mariant, loin de lui donner une seconde mère, elle lui donnerait une marâtre; qu'elle admettait volontiers que les deux jeunes gens se considérassent comme liés saintement et indissolublement, mais que c'était à

Henri et à Albert à obtenir, sinon tout de suite, du moins avec le temps, le consentement de Cécile; qu'il fallait que Cécile vînt chercher à la ferme la femme de son fils, et non que Marguerite entrât chez la mère de son mari en ennemie et malgré elle. Elle fit tant que Marguerite en pleurant partagea son avis, et que les trois hommes furent assez embarrassés pour lui répondre. Le père Dauphin était de l'avis de sa fille. Albert cependant répondit qu'on n'obtiendrait rien de Cécile, qu'il ne se croyait pas le droit, en obéissant à un caprice opiniâtre dont elle ne daignait pas donner une raison sérieuse, de faire le malheur de ces deux pauvres enfants; qu'il avait déjà à se reprocher l'entraînement auquel il avait cédé en consentant à un mariage qui les aurait séparés à jamais.

— Cécile, la chose faite, ajouta-t-il, se résignera, et graduellement, à force de soins, de concessions peut-être, nous arriverons à lui faire prendre sa place dans notre bonheur. Si au contraire nous avions la faiblesse de lui céder, par une apparence de déférence et de respect, savez-vous ce qui arriverait? C'est que nous la haïrions et que nos cœurs lui seraient toujours fermés. Pour moi, j'ordonne à Henri de se préparer à épouser sa cousine. Je supplie ma char-

mante sœur Agathe de me permettre d'expier mes regrets de ce que j'ai failli faire, et de donner son consentement. Pour le père Dauphin, je lui joue son consentement au piquet ou aux échecs, à son choix. Henri fera encore une tentative auprès de sa mère; j'en ferai, moi, une dernière.

— Et moi aussi, dit Rodolphe.

— Toi? elle ne veut pas seulement te voir.

— N'importe, j'essayerai.

— Ensuite, si elle est inflexible, nous passerons outre. Nous marierons nos enfants; nous serons très-heureux; et nous garderons dans notre bonheur toujours la place de Cécile, que nous finirons bien par la décider à venir occuper.

Agathe fut ébranlée, le père Dauphin passa du côté d'Albert, et Marguerite vint embrasser son oncle.

XXVI

D'après l'ordre de son père, d'après le conseil de son propre cœur, Henri fit une nouvelle tentative auprès de sa mère. Il fut repoussé avec colère.

Albert n'obtint rien non plus. Il lui dit :

— Eh bien, ma chère Cécile, je vais vous rendre le service de me passer de votre consentement.

— Je maudirai mon fils !

— Comme vous avez beaucoup d'esprit, vous vous épargnerez ce ridicule ; en y réfléchissant un peu, vous serez bien vite convaincue qu'aux

yeux de Henri, amoureux comme il l'est de sa charmante Marguerite, le plus grand malheur possible, le seul malheur qui puisse l'atteindre, c'est d'être séparé de sa cousine. Or, pour éviter votre malédiction, c'est-à-dire la menace de malheurs aléatoires et lointains, il lui faudrait accepter immédiatement le plus grand, le seul malheur qu'il redoute : vous ne vous exposerez donc pas à lancer des foudres de carton. Si je vous cédais, si ma bien légitime tendresse pour vous m'entraînait encore une fois, si j'empêchais le bonheur de cinq ou six personnes, seulement parce que ce bonheur vous déplaît, ces cinq ou six personnes vous haïraient, et moi-même, à force de vous trouver injuste en voyant leurs larmes et leur tristesse, il me semble que je vous aimerais moins. Si, au contraire, je rends tout ce monde-là, moi compris, très-heureux malgré votre *veto*, nous aurons tous le sentiment que vous êtes fâchée contre nous, que nous avons à nous faire pardonner par vous ; nos cœurs vous seront ouverts quand vous voudrez y rentrer ; de ce bonheur nous vous ferons votre part, comme des gâteaux des Rois, on fait la part des absents et la part des pauvres.

— Vos plaisanteries sont de bien mauvais goût.

— Je ne plaisante pas.

— Moi non plus ; et si ce mariage se fait, je m'en irai chez ma mère.

— J'espère que vous ne nous ferez pas à tous ce chagrin. Mais, je vous l'ai dit, ce mariage se fera.

XXVII

Pendant ce temps, on reçut des lettres de faire part du mariage d'Émile Golbert avec mademoiselle Sydonie de Pontaris.

Albert continua de son côté tous les préparatifs du mariage de Henri et de Marguerite ; mais il y avait un retard inévitable, causé par les délais de l'obtention des dispenses entre cousins germains.

Un matin, Cécile reçut une lettre de Rodolphe. Il lui disait qu'il était indispensable qu'ils pussent causer ensemble librement. «Voilà, disait-il,

plusieurs fois que je me présente chez vous; mais vous êtes malade, ou sortie, ou bien Albert et la tante sont là. Aujourd'hui, Albert est à la ville, au moins pour une bonne partie de la journée. La tante déjeune chez des voisins. Henri ne bouge pas de la ferme. Il faut absolument que je vous parle; je me présenterai chez vous vers dix heures, et je vous demanderai à déjeuner. »

Cécile déchira et froissa la lettre avec colère.

— Cet audacieux personnage ne se rebute pas facilement, dit-elle à la tante Isabelle.

— Que vous demande-t-il?

— Une conversation particulière.

— Si vous êtes décidée, qu'est-ce que cela vous fait? Vous le renverrez comme il sera venu, et de plus humilié, car il a fort bonne idée de son éloquence et de ses moyens de persuasion.

— Je ne veux pas le voir. Tenez, ma tante, vous qui savez tout, savez-vous quel jour il choisit pour me demander une entrevue? Ah! j'ai pleuré toute la nuit, toute la nuit j'ai appelé sur sa tête la vengeance du ciel!

— Calmez-vous, ma nièce.

— Et pourquoi me calmer? Sa visite est une insulte et une cruauté. C'est aujourd'hui, jour

pour jour, l'anniversaire de celui où il a assassiné... Probablement il veut me faire peur; il veut me dire qu'il me tuera aussi. Oh! que ne suis-je un homme! cet anniversaire lui coûterait cher! Mais on brave une pauvre femme. Mon Dieu! faut-il donc rester sans vengeance? N'avez-vous donc donné à de pauvres créatures aucun moyen de punir leurs ennemis? Pauvre Clodomir!

— Ma nièce!...

— Ah! c'est aujourd'hui qu'il veut me voir! Il veut triompher de moi et de ma douleur! Me croit-il donc une femme lâche et sans énergie? Ne sait-il pas que quelques femmes se sont mises au-dessus de la faiblesse de leur sexe et... Eh bien! qu'il vienne! Tout le monde est contre moi; Albert est retombé sous le joug de son frère; je n'ai que des ennemis, on me désespère. Soit! j'accepte la lutte. Qu'il vienne, puisqu'il veut me voir. Il s'attend à me voir abattue, écrasée, pleurant... Il se trompe.

— Ma nièce, vous êtes trop agitée, ne le recevez pas. Remettez à un autre moment, à un autre jour surtout, cette entrevue.

— Non, non, c'est moi qui veux le voir maintenant; c'est moi qui la demande, cette entrevue!

— Je suis désespérée de déjeuner dehors ; je ne voudrais pas vous laisser seule.

— Alors il ne viendrait pas, ma tante ; il veut me voir seule, il veut sans doute me raconter la mort de celui qu'il a assassiné ! Ah ! il veut me voir ? Eh bien, qu'il vienne donc ! Il veut déjeuner avec moi ? Je l'attends ! Pourvu qu'il ne manque pas. Ce repas me plaît. Que je tâche donc de me rappeler ce qu'il aime. Ah ! je veux lui servir de ce vin de Madère... Adieu, ma tante ; ne vous mettez pas en retard.

— Au nom du ciel, ma nièce, qu'avez-vous ? Votre visage est bouleversé.

— Moi ? Rien. M. Rodolphe Reynold veut me voir et me demande à déjeuner ; je l'attends.

— Mais, Cécile, pourquoi ces yeux hagards et pourquoi cette pâleur ?

— Ce n'est rien, cela va se passer ; cet anniversaire... Vous comprenez, ma tante ; mais cela va se passer... Il me trouvera calme et souriante.

— J'aimerais mieux qu'il ne vînt pas aujourd'hui.

— Au contraire, aujourd'hui vous sortez, Albert est à Paris ; il veut être seul avec moi : c'est une occasion qu'il ne peut pas laisser échapper. Allez, ma tante, on vous attend

déjà. Je serai calme, je vous le promets, allez.

Isabelle embrassa Cécile, la regarda, se retourna au moment de sortir de la chambre, hésita et se mit en route.

XXVIII

A quelque distance du château, elle rencontra Rodolphe.

— Rodolphe, lui dit-elle, où vas-tu ?

— Au château ; j'ai demandé à déjeuner à Cécile, j'ai à causer avec elle.

— N'y va pas aujourd'hui.

— Pourquoi, ma tante? Est-ce qu'elle ne veut pas me recevoir?

— D'abord elle ne le voulait pas, puis elle s'y est décidée, mais d'une façon singulière. Elle a la fièvre, elle dit des choses étranges... N'y va pas!

— Il est indispensable que je lui parle.

—Cette femme est désespérée, elle est comme folle. Peut-être... sans doute même... mes craintes... n'ont pas le sens commun ; je sais qu'on ne t'empêche pas de faire ce que tu veux, mais au moins prends garde. Tiens, c'est affreux, ce que je vais te dire, mais quoique tu aies été toujours mon ennemi, il me semble que tu cours un danger, et, si tu veux absolument y aller, *n'y mange pas;* cette femme est folle et désespérée aujourd'hui ; il m'a semblé entendre des menaces entre ses dents ; sa tête est troublée; rappelle-toi ce que tu faisais il y a un an, le même jour qu'aujourd'hui ; *n'y mange pas*. J'ai envie de retourner avec toi.

— Allons donc, ma tante, je vous remercie de cette sollicitude, mais il faut que je voie Cécile aujourd'hui. Allez, allez, il ne restera de vos craintes que ma reconnaissance pour le bon sentiment qu'elles vous ont fait me manifester.

Quand Rodolphe arriva, le couvert était mis.

Cécile était pâle, et d'une voix saccadée lui dit :

— Vous voyez que je vous obéis.

— C'est-à-dire que vous avez bien voulu céder à ma prière.

— Vous avez voulu me voir et déjeuner avec moi; prenez place et déjeunons.

XXIX

On servit le déjeuner. Cécile goûta de deux ou trois choses et ne mangea pas. Rodolphe mangea, mais resta préoccupé : il se rappelait les paroles de sa tante : « Que faisais-tu, il y a un an, à pareil jour? » et il prenait pour de mauvais augure le hasard qui l'avait amené au château, précisément pour l'anniversaire de son duel avec M. de Pontaris. Le trouble de Cécile était étrange, sa lèvre pâle, sa voix saccadée.

Quand arriva le dessert, Rodolphe lui dit :

— Ma chère Cécile, aurons-nous toujours les

domestiques derrière nous? Il n'y a pas moyen de causer ainsi.

— Je suis décidée à vous obéir en tout, monsieur, dit-elle.

Et s'adressant au domestique :

— Je sonnerai si j'ai besoin de vous.

Si les paroles de la tante Isabelle avaient d'abord paru ridicules à Rodolphe, l'aspect de madame Reynold, le décousu de ses paroles, l'égarement de ses yeux, tout lui vint répéter les paroles de sa tante : « Prends garde ! » Il ne tarda pas à s'apercevoir que les regards de Cécile s'arrêtaient souvent à la dérobée sur une carafe dans laquelle était du vin de Madère, et qui était placée sur une console.

— Ce n'est sans doute pas, monsieur, sans motif, que vous avez choisi ce jour pour vouloir me voir? Vous avez désiré que nous pussions célébrer ensemble l'anniversaire... Mais vous ne buvez pas, monsieur !

Cécile se leva, prit la carafe pleine de vin de Madère et la plaça devant Rodolphe. A ce moment, sa pâleur était effroyable ; deux gouttes de sueur glacée roulèrent sur ses tempes.

— Ma chère sœur, dit Rodolphe, je jure, par la vie de mon frère, que je ne savais pas la date de ce jour ; mais, si je l'avais sue, peut-être

serais-je venu pour vous dire : « Moi seul connais votre secret, il est enfermé dans ma mémoire et n'en sortira jamais. Si vous croyez avoir perdu mon affection, je viens vous faire voir de combien de tendresses vous êtes entourée ; tendresses dont vous pouvez, dont vous devez être fière. Pleurons ensemble, si vous voulez, et votre faute et l'expiation que le ciel en a faite par mes mains. »

— Buvez donc, monsieur !

Rodolphe remplit son verre de vin de Madère, regarda Cécile et continua :

— Je ne suis pas votre ennemi, Cécile. Si je vous ai fait du mal, ç'a été pour protéger mon frère, que j'aime par-dessus tout. Si j'étais votre ennemi, voyez ce que j'aurais pu faire et ce que j'ai fait. C'est votre fils qui, le premier, s'est aperçu de votre crime. Il est venu en pleurant me dire : « J'ai vu M. de Pontaris aux genoux de ma mère. Je veux tuer M. de Pontaris. Eh quoi ! ma mère ne serait pas la plus pure, la plus honnête des femmes? Je veux tuer M. de Pontaris ! » J'ai prouvé à votre fils qu'il se trompait ; je vous ai épargné le mépris de votre fils. Est-ce un ennemi qui agit ainsi? Je suis venu vous trouver ; je vous ai montré l'abîme entr'ouvert sous vos pas. Je vous ai dit : « Mon frère

vous adore, et vous allez le déshonorer, le désespérer. » Je vous ai suppliée d'avoir pitié d'Albert, de ne pas lui rendre l'infamie en échange de sa tendresse. Vous m'avez repoussé. Devais-je laisser trahir mon frère? Je ne lui ai cependant rien dit. Loin de là, j'ai tâché d'épaissir le bandeau qui était sur ses yeux. J'ai supplié M. de Pontaris de ne pas trahir et déshonorer l'homme qui l'appelait son ami. Je n'ai reçu de M. de Pontaris qu'insulte et dédain. J'ai dû venger mon frère, son honneur, le mien. Vous avez irrité mon frère contre moi; vous l'avez exaspéré; vous l'avez rendu fou. Il m'a tiré un coup de pistolet. La balle, détournée par la Providence, n'est entrée que dans mon bras. Je n'avais qu'un mot à dire pour que cette injuste colère d'Albert devînt légitime en se tournant contre vous. Ce mot, je ne l'ai pas dit. La balle, retirée de mon bras, a de nouveau été conduite par la Providence : c'est elle qui a tué M. de Pontaris, qui m'a blessé avant de mourir. Alors mon frère m'a trouvé cruel, mon frère a cessé de m'aimer, mon frère m'a chassé de son cœur, moi qui me dévouais pour lui. Je pouvais encore dire un mot, et mon frère se jetait à mes genoux et baisait mes blessures; mais il vous chassait, mais il vous tuait peut-être. Je n'ai rien dit.

Est-ce votre ennemi qui a fait cela? Ensuite j'ai subi l'exil, j'ai quitté tous ceux que j'aime, laissant dans le cœur de mon frère un sentiment d'horreur contre moi. J'ai été arrêté, emprisonné sur votre dénonciation; j'ai subi la prison, et je n'ai rien dit. Voyez, Cécile, suis-je votre ennemi?

Il regarda Cécile, éleva son verre à la hauteur de ses lèvres.

Cécile ne dit rien.

Il reposa le verre sur la table.

— Je ne prétends pas vous faire croire que c'est par tendresse pour vous que j'ai eu ce dévouement. Non, mais mon frère vous aime; je sais le désespoir où une révélation l'aurait jeté. Je vous aimerais tant de le rendre heureux! Nous serions encore tous si heureux si vous le vouliez! Il me semble qu'une nouvelle vie va s'ouvrir pour moi! Nos enfants amoureux, mariés, heureux! Jamais je ne me suis senti si heureux de vivre. Vrai! j'aurais une grande peur et un grand désespoir de mourir en ce moment.

Et Rodolphe porta encore le verre à la hauteur de sa bouche et posa ses lèvres sur le bord en regardant Cécile.

Cécile détourna les yeux et ne dit rien.

— Ma tante se trompe, pensa Rodolphe; moi-même je suis fou, ou cette femme est bien cruelle.

Il posa de nouveau le verre sur la table, comme s'il eût été entraîné par la conversation.

— Voyons, Cécile, étiez-vous tout à fait heureuse pendant vos criminelles amours? Ne frémissez-vous pas en pensant au mépris de votre fils suspendu sur votre tête, à la haine, au mépris d'Albert? Eh bien, cet homme auquel vous aviez tout sacrifié, votre honneur, celui d'un époux qui vous adore, l'estime de votre enfant, cet homme ne vous aimait pas.

Cécile sourit dédaigneusement.

— Lisez cette lettre; elle m'a coûté bien de l'argent et bien des ruses, mais la voici!

Et il tendit à Cécile la lettre que Clodomir avait autrefois adressée à Antoine Flegent.

Cécile lut la lettre, la laissa tomber et resta immobile et glacée.

Rodolphe la ramassa et la brûla à la flamme d'une bougie que les domestiques avaient apportée avec des cigares.

— Cécile, oublions le passé, n'en parlons plus, revenez à nous. Votre mari est plus amoureux de vous que jamais; nos enfants vous devront leur bonheur; moi, je vous supplie à

genoux de revenir au milieu de nous, où tous les cœurs vous sont ouverts. Vous serez aimée, respectée, adorée, et par moi plus que par tous les autres, si vous rendez Albert heureux.

Et Rodolphe s'était mis, en effet, aux genoux de Cécile.

Cécile était émue.

Rodolphe se leva, prit le verre de vin de Madère et le porta à ses lèvres.

Cécile lui mit rapidement la main sur le bras.

— Ne buvez pas! s'écria-t-elle.

— A la bonne heure donc! reprit Rodolphe ; vous ne voulez plus que je meure; je n'avais pas la moindre intention de boire ce vin. Je le sais empoisonné.

Cécile fut prise d'un tremblement nerveux et fondit en larmes.

— J'étais sûr que vous aviez agi dans un moment de folie, et que vous ne me laisseriez pas boire le poison.

— Je suis un monstre !

— Non, vous avez été folle, mais j'avais été dur. Pardonnons-nous l'un à l'autre, et réunissons-nous pour rendre Albert heureux.

— Comment saviez-vous? grand Dieu !...

— La tante Jésabel se doutait de quelque chose. Et d'ailleurs, votre trouble en disait assez.

Et Rodolphe jeta le vin du verre et celui de la carafe par une fenêtre.

— Oh ! il faut que ce soit moi qui meure ! Vous me haïrez, vous me détesterez tous... Grand Dieu ! Isabelle...

XXX

Isabelle en effet n'avait pu maîtriser son inquiétude, elle était revenue aussitôt qu'elle avait pu trouver un prétexte.

Elle jeta un regard d'anxiété sur Rodolphe et sur Cécile.

Rodolphe lui dit :

— Rions, ma tante : vous avez été dupe d'une singulière erreur. Cécile se moquerait bien de vous si je lui disais de quoi vous aviez peur. Cécile est redevenue ma bonne, ma charmante sœur, notre amie à tous. Elle m'a donné un

excellent déjeuner; elle m'a un peu grisé, elle sait que j'aime le vin de Madère. Mais au dessert elle m'a dit de bonnes choses. Et, venez avec nous, elle veut aller demander à Agathe la main de Marguerite pour Henri. Cette chère Cécile, comme nous allons tous l'aimer et la bénir! et comme Albert va être heureux!

Isabelle arrangeait son chapeau.

Cécile saisit la main de Rodolphe et la baisa.

A la ferme, Albert était revenu annoncer que tous les obstacles étaient levés, la dispense arrivée, les bans publiés. Agathe renouvelait ses objections, mais Marguerite et le père Dauphin n'étaient plus de son parti. Albert exprimait énergiquement sa volonté.

XXXI

Tout à coup Marguerite, qui regardait par la fenêtre, se retira, et, pâle, émue, tomba sur une chaise : elle venait de voir Cécile et Isabelle.

— Qu'as-tu? demanda Agathe à sa fille.

— Ma tante Cécile ! ma tante Isabelle !

Agathe devint aussi pâle que sa fille.

Tout le monde était au moins embarrassé.

Les deux femmes entrèrent; mais on n'avait pas vu Rodolphe qui les précédait de quelques pas et qui donnait la main à Cécile.

Cécile alla droit à Agathe, l'embrassa et lui dit :

— Ma chère Agathe, ma chère sœur, Rodolphe, le meilleur des hommes, prétend que vous me recevrez en amie et en sœur.

Agathe l'embrassa avec effusion.

— Je viens vous demander pour Henri la main de votre charmante Marguerite. Qu'elle ait vos vertus, comme elle a votre beauté, et Henri sera bien heureux.

Marguerite et Henri s'étaient jetés aux genoux de Cécile, qui les releva et les serra ensemble sur son cœur.

Tout le monde pleurait, tout le monde s'embrassait.

Le père Dauphin, dépareillé, voulut embrasser la tante Isabelle.

Celle-ci recula de deux pas.

— Ah! c'est juste, dit le père Dauphin, la tante, à force de détester le bonheur chez les autres, a fini par ne plus l'aimer nulle part.

— Allons, dit Rodolphe, la tante veut bien être heureuse et aimée aussi; on l'y habituera tout doucement et à petites doses. Eh bien, Cécile? dit-il tout bas à la femme de son frère.

Cécile se jeta dans les bras de son mari, en tendant la main à Rodolphe.

Puis les femmes, le père Dauphin et Henri

s'assirent en groupe serré, et parlèrent tous à la fois sans écouter.

Albert et Rodolphe disparurent. Ils étaient allés sur la tombe de leurs parents remercier Dieu et renouveler le serment de s'aimer toujours par-dessus tout.

FIN.

